

CHAPITRE IV

PROLONGATION ET PROTECTION DU CHEMIN DE FER DE BENI OUNIF' A BECHAR

JANVIER-JUIN 1905

Sur les chantiers du chemin de fer. - Création du poste de l'oued Talzaza en direction d'Aïn Chaïr. - Tournées dans le Sahara et dans le cercle de Géryville¹. - Prolongation du chemin de fer vers le Tafilalet.

Aïn Sefra, janvier 1905.

AU COMMANDANT REIBELL²

Maintenant parlons Maroc.

Il me semble que, depuis votre lettre, tout s'est arrangé et d'ailleurs tout s'arrangera toujours quand on est décidé à tout accepter, qu'on ne veut d'affaires à aucun prix et qu'il est toujours facile, quand on tient la presse et les avenues du pouvoir, d'habiller les solutions, si piteuses, si factices, si fragiles qu'elles soient, d'une façon présentable au public. Et puis « après nous le déluge ».

Il est certain que je suis revenu de mon séjour de Paris très déçu, très sceptique à l'égard de toute action efficace dans ce pays-ci. Et voici pourquoi : il est incontestable qu'il s'est formé une nouvelle école d'action coloniale, dont Gallieni est le plus éclatant protagoniste et moi un des plus humbles et qui, aux anciennes formules en dispositif de dilemme: paix ou guerre, négociations, ou combats, douceur ou force, pénétration commerciale ou pénétration armée, a substitué une formule intermédiaire dans laquelle « ou » se remplace par « et » et que j'ai définie quelque part « une organisation qui marche ».

La faveur avec laquelle furent accueillis depuis quelques années par le public colonial et politique les exposés que j'ai été amené à en faire par la parole et par la plume m'avait permis de penser qu'on en avait en haut lieu compris l'efficacité et qu'on avait renoncé pour l'avenir à rester figé dans le dogme de l'ancienne alternative. L'exemple de Madagascar était trop éloquent à cet égard : longue période de négociations, non appuyées par la force, et aboutissant à un échec

¹ Le ministère Combes, après la publication des fiches des officiers et la démission du ministre de la Guerre, le général André, était renversé le 15 Janvier 1905 et remplacé par le ministère Rouvier, dans lequel M. Etienne, député d'Oran, prenait le portefeuille de l'Intérieur. Delcassé restait ministre des Affaires Étrangères. - L'Allemagne, au lendemain de l'accord franco-anglais de 1904, commençait au Maroc sa politique de coups de poing. Le 31 mars 1905, l'empereur Guillaume II débarquait à Tanger. Après ce geste théâtral, Delcassé partisan de la résistance aux prétentions allemandes dut démissionner (juin 1905) et le président du Conseil Rouvier prenait la direction des Affaires Étrangères.

² . Le commandant Reibell, plus tard général, était, en 1905, attaché à la Maison militaire du Président de la République. Il devait, peu après, prendre le commandement du cercle de Marnia.

complet et à l'humiliation de nos nationaux, et ensuite, expédition à grand orchestre, menée uniquement avec la conception militaire, avec les formules et le personnel métropolitain non adapté à la situation, gaspillant les moyens, les vies humaines, sans aucun profit pour le pays envahi où elle a promené le fer et le feu, semant les ruines, sans rien laisser d'organisé. C'est à nous, autres, de la nouvelle école, qu'a incombé ensuite la tâche de raccommoder cela tant bien que mal, en reprenant la pénétration, mais cette fois, en menant parallèlement l'organisation, et en garantissant la durée par l'appareil de la force manifestée et toujours prête à agir.

En bien ! j'avais tout lieu de croire que la leçon avait porté, et même que ma désignation imprévue pour cette frontière n'avait pas été dictée par mes beaux yeux mais uniquement parce qu'après y avoir essayé de beaucoup de choses on voulait tenter sur toute cette marche l'application de la méthode dont les circonstances m'avaient fait un des représentants. Or je me suis aperçu à Paris qu'on n'en avait cure et que les pouvoirs publics en étaient restés à la vieille formule: réussir à organiser par les diplomates seuls, ou seulement correction par les militaires seuls. Or, en ces pays-ci, la force seule impose le respect; vous savez bien que le premier terme est condamné d'avance, et que le second, s'il satisfait les pourfendeurs, ne résout rien. « Si vis pacem, monstra bellum » et, en montrant toujours et à propos la force, on est presque assuré d'établir les institutions pacifiques, économiques, rémunératrices, qui seules sont le but.

Je suis tellement convaincu que, maintenant que je connais, d'une part, la manière pour l'avoir pratiquée pendant dix ans et, d'autre part, l'échiquier et l'outil pour les avoir étudiés et façonnés depuis 15 mois, j'aurais réalisé un spécimen absolument réussi de l'application de cette méthode, si l'on avait adopté ma formule, à savoir les mains libres jusqu'à la Moulouya pour y rétablir l'ordre au nom et sous le pavillon du Makhzen, que j'ai un véritable désespoir de voir cette combinaison incomprise.

Si maintenant encore on me disait : « On va corriger le sultan, à vous d'agir par l'Algérie », je répondrais: « occuper Oudjda et Aïn Chair, c'est bien, mais c'est un détail, il ne s'agit pas d'une manifestation militaire, ni de prendre des points, mais de couvrir rapidement toute une zone naturellement et ethnographiquement délimitée du réseau serré d'une organisation complète, où, en trois mois, sous la protection de nos troupes, se fondera tout ce que vous cherchez à réaliser en ce pays, chemin de fer, sécurité commerciale, et où l'opération se paiera à mesure, par la levée de l'impôt, par la reprise des affaires, parce que nous ne feront pas un pas en avant sans laisser derrière nous un terrain en exploitation. Et, dirais-je au gouvernement, ce que je vous promets de réaliser là, avec une efficacité et une rapidité qui vous surprendront, vous servira de jalons et d'indication pour le mode à suivre sur les autres points du Maghreb.»

Si je m'avance avec cette certitude, sans craindre le grief d'utopie, c'est parce que l'expérience est déjà concluante: voici près d'un an que j'ai mis les Beni Guil dans nos intérêts: on avait souri et prédit que cela ne durerait pas 3 mois, or je les ai enlacés d'un réseau d'intérêts, de bénéfices tangibles, d'attrance à nos marchés, doublés d'ailleurs de la présence tangible de trois gros postes qui font la pince autour d'eux, et rien n'a bougé ; et ces jours-ci, spontanément, ils m'ont mis sur pied un goum pour m'aider éventuellement contre un rezzou de Bou Amama.

Et dès maintenant, mes agents ont des relations chez les Oulad Hadji, chez les Beni bou Zeggou, chez les Beni Snassen (je ne vais pas vous énumérer toutes les tribus de la rive droite de la Moulouya), qui m'assureraient chez elles une action aussi rapide et aussi efficace que chez les Beni Guil, si j'avais les mains libres.

Et ce qui est navrant, c'est que l'occasion passe; il y a six mois, de suite après l'occupation de Bechar et de Ras el Aïn, nous aurions facilement occupé Aïn Chair où les habitants s'y

attendaient; au Nord, où l'on avait été tout à fait surpris de notre apparition, nous aurions pu, en quelques semaines, donner un coup de balai jusqu'à Debdou et jusqu'au confluent de la Moulouya, ce qui eût résolu la question de Bou Amama, et très vraisemblablement celle du Rogui; c'était l'ordre définitivement restauré au nom du Makhzen tant qu'on eût voulu dans tout le Bled Siba. A ce moment les appels nous venaient pressants, de partout.

Aujourd'hui, tous ces gens-là ont vu que c'était toujours la même chose, qu'une force invisible et magique nous immobilisait de nouveau : ils se sont repris; les fractions bien disposées se disent: « Il n'y a décidément rien à faire avec les Français ». C'est navrant; néanmoins cela serait encore facile, facile; dans 6 mois, ce le sera moins; dans un an, moins encore.

Voilà, oui, je suis désolé que l'on ne voie en France que deux solutions à la question: ou bien la grande guerre qui fait peur à tout le monde, parce qu'elle coûte cher, qu'elle est l'aléa, et que nous n'aimons plus la guerre, et que, en l'espèce, on a d'ailleurs raison de la redouter parce qu'elle serait un gouffre, et inefficace; ou bien la continuation des passes magnétiques de la légation de Tanger, doublées du flair d'artilleur du conseiller militaire et investies en outre de la baraka marocaine; magnétisme, flair d'artilleur, baraka, ce sont de très belles armes; je crains qu'elles ne fassent long feu.

Et, si vous pouviez un peu contribuer à renverser le château de cartes de toutes les idéologies, à en montrer le néant et à faire prévaloir les idées des gens d'action concrète, de résultats tangibles, de sens pratique, qui sont ici et si vous veniez vite les y rejoindre, et les aider de votre tête et de vos bras pour installer marchés, routes, etc., mais en ayant derrière vous de bons groupes mobiles, dame ! vous seriez un rude seigneur.

Mon outil est merveilleux, avec Pierron, Henrys, Monot, Pein, on est tout prêt à faire de la meilleure et sûre besogne. Il n'y manque que vous.

NOTE POUR M. JONNART AU SUJET DE LA PROTECTION DES TRAVAUX D'ÉTABLISSEMENT DE LA VOIE FERRÉE, DE BENI OUNIF A COLOMB-BECHAR, ET DE LA CRÉATION D'UN POSTE A TALZAZA

Ain Befra, le 17 février 1905.

Causes d'insécurité de la voie ferrée. - Pour assurer sans retard la protection immédiate des chantiers de la voie ferrée entre Ben Zireg et Bechar, j'avais détaché de Beni Ounif dans le cercle de Colomb la 19^e compagnie du 2^e tirailleurs à l'effectif de marche de 150 fusils. - Complétée par des détachements tirés des compagnies de légion à pied de Ben Zireg et de Colomb, elle doit assurer la sécurité directe des chantiers à chacun desquels sera affecté un poste de garde.

Les travaux marchent en effet plus vite qu'on ne l'avait prévu; l'administration des Ponts et Chaussées, pour des raisons techniques, au lieu de concentrer pendant une première période de 3 mois, comme elle l'avait envisagé d'abord, ses chantiers à proximité de Ben Zireg d'un côté, de Bechar de l'autre, ce qui eût permis de les protéger pendant cette période avec les seules ressources de ces postes, a dû les répartir sur tout l'ensemble de la ligne. Dès maintenant, outre un chantier de 200 hommes au kilomètre 72 à 12 kilomètres de Ben Zireg et un chantier de 150 hommes au kilomètre 117 à 6 kilomètres de Bechar, elle en a un de 1 200 hommes au kilomètre 86 et un de 400 hommes au kilomètre 105, c'est-à-dire au centre et dans la partie la plus exposée du parcours.

De ce côté, en effet, par les débouchés de l'oued Kerroua entre le Djebel Antar et le Djebel

Horreit et par le débouché d'El Hammar à l'Ouest du Djebel Horreit, on est exposé à toutes les tentatives venant de la plaine du Tamlelt et d'Aïn Chaïr, c'est-à-dire d'une part de la région par où aboutissent le plus souvent les rezzous, d'autre part d'un centre où la majorité des habitants nous est hostile et qui forme un véritable centre d'attraction pour tous nos agresseurs. Il est donc urgent de prévoir des mesures pour parer, aussi bien pendant les travaux qu'après l'ouverture de la ligne, à tout incident qui aurait les conséquences matérielles, économiques et politiques les plus fâcheuses.

Nécessité d'une protection extérieure. - Or il n'y a pas de plus mauvais procédé que d'assurer la garde sur la ligne même des chantiers. Comme il vient d'être indiqué, le danger maximum vient du Nord-Ouest (plaine du Tamlelt, zone de marche de tous les djiouch, points d'eau en demi-cercle, de Tanezzara, Hassi Badda-Aïn el Ourak, qui sont leurs points de stationnement et qu'il faut surveiller; enfin Aïn Chaïr). Aussi, tout en laissant sur les chantiers mêmes le strict minimum pour la garde immédiate et pour parer à tout incident direct, faut-il, en raison de la situation locale et conformément aux bonnes règles militaires, envisager avant tout la constitution d'une forte flanc-garde sur le flanc menacé, détachement mobile patrouillant constamment, lançant des reconnaissances au loin, surveillant les points dangereux et prêt à se porter rapidement et en force où besoin sera; mais il faut également prévoir à ce détachement un noyau fixe à pied pour la garde du camp et des *impedimenta* qu'on est toujours forcé d'y laisser.

Emplacement. - La ligne à protéger étant la ligne Ben Zireg - Bechar, l'emplacement théoriquement le plus parfait serait un point formant le sommet d'un triangle équilatéral dont la base serait formée par la ligne Ben Zireg-Bechar. Or ce point existe presque géométriquement: c'est *Mougheul*, bon point d'eau, ksar et palmeraie.

Mais ce point a deux inconvénients, d'abord il est mauvais topographiquement et tactiquement (emplacement trop réduit pour un camp, sans vues, point d'eau d'accès difficile dans la palmeraie), en outre il est situé un peu au Nord de la ligne prévue par les accords de 1901 et, de ce fait, les susceptibilités chérifiennes pourraient soulever *a priori* quelques difficultés.

Si d'autre part notre liberté d'action était dès maintenant complète, le meilleur point comme centre d'action de ce groupe mobile de protection serait incontestablement *Mengoub*, point d'eau excellent, vues illimitées, convenant parfaitement à l'établissement d'un camp. C'est ce point qui répondrait le mieux aux objets proposés, à savoir:

- surveillance de la plaine de Tamlelt au centre de laquelle il se trouve;
- surveillance des points d'eau de stationnement des djiouch;
- surveillance immédiate d'Aïn Chaïr (15 kilomètres), le véritable foyer dangereux de cette zone.

Toutefois, bien que cette solution soit la meilleure, je n'ose l'envisager, du moins *a priori*, pour ne pas éveiller dès l'abord des difficultés politiques qu'il sera pourtant probablement très facile de résoudre en raison de l'importance capitale du chemin de fer pour le développement économique et social de la région et en raison des obligations internationales que comporte sa protection. Mais les pourparlers nécessaires pouvant se prolonger et la protection des chantiers ne pouvant attendre, il faut se rabattre sur une solution provisoire, mais immédiatement applicable sans contestation possible.

J'estime que dans ces conditions l'emplacement à choisir comme centre d'action du groupe mobile doit, être choisi sur *la rive gauche de l'oued Talzaza*³, à l'un des points d'eau nombreux

³ La création de ce poste a été approuvée par le ministre de la Guerre en mai 1905.

qui se trouvent à proximité et au Sud-Ouest *d'El Hammar*.

Ce point satisfait suffisamment aux conditions envisagées au début. Il est situé à peu près à égale distance de Ben Zireg (37 kilomètres) et de Colomb (30 kilomètres). Il est à 15 kilomètres au Sud de Mougheul, par où l'on peut déboucher rapidement dans la plaine du Tamlelt et se porter soit dans la direction Nord-Est, au Nord du Grouz vers Tanezzara, soit dans la direction Nord-Ouest vers Aïn Chaïr, au cas où les menaces viendraient de l'un ou de l'autre côté.

Les accès par l'arrière en sont faciles, aussi bien de Ben Zireg que de Bechar, d'où l'on peut venir sans obstacles de terrain. Il n'y a donc de difficultés ni pour les communications, ni pour les renforts éventuels, ni pour le ravitaillement qui pourra s'assurer, au début, par Ben Zireg, tête de la ligne ferrée, puis au cours des travaux, par Hassi el Haouari, station médiane entre Bechar et Zireg, et enfin par Bechar. Il pourra se faire de suite au moyen de voitures, c'est-à-dire *aux moindres frais*.

Liaison avec les postes voisins. - L'action de protection du groupe mobile de l'oued Talzaza sur le flanc Nord de la voie ferrée sera complétée par l'action concordante :

1. de Bechar, dont les 3 groupes mobiles pourront appuyer constamment à l'Ouest son action ;
2. de Forthassa Gharbia, dont la compagnie montée et le makhzen pourront de leur côté exécuter des reconnaissances vers la plaine de Tamlelt en liaison avec ce groupe.

Nous nous trouvons ainsi assurer enfin une surveillance mobile sur le glacis au Nord du Grouz, dans la zone de passage la plus fréquentée par les djiouch, surveillance qui a fait défaut jusqu'ici faute d'un point d'appui à l'Ouest de Forthassa, et lacune que j'ai bien souvent signalée.

Conséquences éventuelles du groupe mobile de protection de la voie ferrée. - Outre son rôle immédiat et direct de protection de la voie ferrée, rôle tout tactique et militaire, le groupe mobile de l'oued Talzaza. aura au point de vue politique une résultante intéressante. Tout en nous maintenant dans la zone d'action qui nous est reconnue sans conteste, il amènera vraisemblablement les dispositions d'Aïn Chaïr à notre égard à se préciser. - Déjà l'action de Bechar s'y est fait sentir et y a déterminé des courants très divers. - L'action du groupe mobile s'en rapprochant de 30 kilomètres produira selon toute apparence des effets réflexes plus accentués encore.

De trois choses l'une:

- ou bien les gens d'Aïn Chaïr ne modifieront rien à leur attitude expectante actuelle et les choses resteront en l'état ;

- ou bien, au contraire, ils se décideront à faire un pas de plus vers nous et nous feront des ouvertures d'entente plus étroites d'autant plus faciles à accueillir que nous aurons à proximité une force respectable qui nous permettra de les écouter dans l'attitude qui convient;

- ou bien notre voisinage, les reconnaissances que nous serons certainement amenés à pousser de leur côté ; les incidents qui pourront résulter de la poursuite des malfaiteurs et de la répression d'agressions, détermineront chez eux une attitude nettement hostile dont il faudra alors avoir raison si l'on veut que la sécurité du chemin de fer, de ses abords, du trafic, des voyageurs soit réellement assurée et ne soit pas constamment à la merci du moindre incident. - Il y aurait lieu d'examiner s'il ne serait pas, dès maintenant, opportun de faire entrevoir à la diplomatie cette éventualité en lui faisant comprendre que, « volens nolens », l'établissement de la voie ferrée entraîne des conséquences auxquelles on ne saurait se soustraire et que la France ne peut s'être engagée dans une entreprise aussi importante sans qu'il y ait lieu d'envisager tous les aléas et sans

se prémunir contre tous les risques. Construire un chemin de fer dans de telles régions, c'est s'engager à en assurer la sécurité.

Il est donc très vraisemblable que l'attitude généralement hostile des gens d'Aïn Chaïr, motivée par leur profond fanatisme et leur confiance dans leur invulnérabilité, forcera à un moment donné, en raison de la proximité du chemin de fer, à prendre contre eux une garantie sérieuse, sinon en occupant l'oasis, du moins en la tenant sous la main par l'établissement d'un poste qui la surveille d'une manière effective.

Il suffit d'ailleurs de regarder une carte pour se rendre compte que la construction de la ligne de Bechar ne permet plus de se désintéresser d'Aïn Chaïr et oblige à être absolument assuré de son innocuité.

Si à ce moment, afin de prévenir tout accident, toute aventure, une démonstration s'impose, elle pourra se faire discrètement, par simple poussée des forces déjà en place dans le voisinage et par prélèvement sur les éléments du Sud-Oranais sans avoir à faire une mobilisation onéreuse qui ait le moindre retentissement.

Aïn Sefra, le 22 février 1905.

A MA SOEUR.

Vraiment quand, parti le matin au jour, après avoir fait son paquetage, on s'arrête une heure pour déjeuner en plein désert et qu'on arrive à la nuit à l'étape, tente ou caravansérail, où il faut tout organiser, se laver, recevoir les gens venus au devant de vous, recevoir et lire des rapports, donner des ordres, ne pas cesser d'être le chef, tâcher de ne rien oublier au passage concernant la région où l'on ne reviendra peut-être plus, avoir l'oeil et l'esprit à tout, dicter, et puis recommencer le lendemain, il n'y a plus à caser une lettre et l'on est rendu. Je me suis cependant admirablement porté et ce voyage a été une vraie détente; j'avais emmené comme officier le lieutenant de Ganay. Il faisait glacial, mais la nuit, dans mon lit de camp, j'étais enseveli sous les burnous et je n'ai pas une fois senti le froid, sauf à cheval le matin au départ. Nous gardions nos peaux de bique le matin jusqu'à 9 heures, et à la première halte, vers 8 heures, nous allumions un feu de brousse pour nous réchauffer quand il y avait de la brousse à allumer, c'est-à-dire pas tous les jours.

Voici mon itinéraire:

19 janvier, en chemin de fer de Sefra à Beni Ounif.

20, 21, 22, à Ounif.

23, départ à l'aube, déjeuner dans la délicieuse oasis de Fendi, assise sur un barrage sous les palmiers, froid de chien, temps gris, couché à Ksar el Azoudj dans un bordj vide, ancien poste, merveilleusement planté à pic sur la Zousfana.

24, déjeuné à Hassi el Mir, autre bordj abandonné. Couché à El Morra également dans un bordj abandonné. Journée monotone et grise, trouvé à El Morra le commandant Pierron, commandant du cercle de Bechar, venu au devant de moi avec une escorte et deux officiers, le lieutenant de Loustal et le lieutenant de MasLatrie.

25, déjeuné sur le champ de bataille d'El Moungar, très émouvant, traces intactes, le squelette du cheval du capitaine Vauchez encore à la place où Vauchez est mort, son cheval servant d'appui, plusieurs survivants de l'affaire dans mon escorte nous la racontant. Soleil éclatant. Couché à Taghit, emplacement merveilleux, vrai décor d'opéra, le ksar (village) et le poste juchés féodalement sur une butte entre la falaise et la dune, le couloir rempli de palmiers.

26, matinée à Taghit, visites de tous les services, écritures, télégrammes, monté sur la falaise où je fais construire un fortin. Lecture à haute voix devant nous tous du récit du siège par le lieutenant de Lachaux qui y était et expliquant d'après le panorama à nos pieds; Ganay très ému puisque son frère en était un des principaux acteurs, et tous les chefs indigènes à qui on le nommait et qui aimaient beaucoup son frère, venant lui baiser la main.

L'après-midi, route le long du chapelet d'oasis exquises, arrêté à chacune, visite, café chez le caïd, baise-main, dîné et couché à Zaouia Tahtania, oasis charmante, scène de bivouac du soir sous la lune, incomparable.

27, longue étape jusqu'à Igli, très dure, dans un long couloir entre la falaise à l'Ouest et la lisière du Grand Erg à l'Est, la mer de dunes qui est le « Sahara » spectacle incomparable, mais déprimant au bout de quelques heures, pas un arbre ni une halte dans cette étape; déjeuné à El Aouedj autour d'un puits creusé là par les caravanes mais pas une herbe autour.

A Igli, poste abandonné aujourd'hui, mais qui fut important et très étrange, car bâti sur un piédestal de rochers, il a absolument la silhouette de l'Acropole, et au coucher du Soleil, dans cette éclatante lumière, l'illusion est complète; couché dans ces ruines sous une lune radieuse et glaciale.

28, déjeuné à la charmante oasis de Mazzer où nous attendait un peloton de méharistes commandé par d'Ivry; cette troupe est fantastique et évoque Bonaparte et les Pyramides.

Couché à Beni Abbès, belle oasis, au pied d'une falaise sur laquelle sont construits le poste et le bureau arabe, paysage d'Égypte. Du haut du poste un horizon illimité, en feu, la Saoura coulant au pied, scintillante de lumière, la grande île de palmiers - ; j'ai passé là, sur la terrasse du poste, une heure incomparable.

Agréable réunion d'officiers ; j'ai vu le Père de Foucauld dont je t'ai déjà parlé.

29, séjour à Beni Abbès. Beaucoup d'affaires, beaucoup d'écritures, messe du Père de Foucauld, mes débuts à méhari, gros sirocco.

Le 30, départ, même route de retour jusqu'à Taghit le 1^{er} février. A mon arrivée à Taghit, j'ai passé en revue, pour décorer un officier, une compagnie de tirailleurs, une compagnie du bataillon d'Afrique, une compagnie montée de légion, deux pelotons de goums.

Le 2 février, filé au Nord-Ouest, campé à Mennouna d'où tour d'horizon sur toute la région du Guir à l'Ouest que l'oeil embrasse toute et qui est sans limite. Vu l'emplacement du combat d'il y a un mois contre le rezzou.

Le 3, déjeuné dans un bouquet de palmiers à Gherassa, où un sous-officier nous avait improvisé une vraie installation garden party, mais il ne faisait pas chaud.

Couché à Bechar.

Le 4 et le 5, séjour à Bechar, Henrys m'y a rejoint venant d'Aïn Sefra et apportant des sacoches pleines de papiers; visité les blessés du combat du 31 décembre, où il y a eu cinq tués et onze blessés, plusieurs graves.

Le 6, parcouru à cheval les chantiers de chemin de fer jusqu'à Ben Zireg, où j'ai trouvé un train spécial qui m'a remmené le soir avec mon monde et mes chevaux à Beni Ounif.

Le 7, à Ounif, travaillé. Le 8, à Aïn Sefra.

NOTE AU SUJET DE LA CRÉATION D'UN BATAILLON DE TIRAILLEURS DU SUD

Alger, le 27 février 1905.

La tournée que je viens de faire dans l'Extrême-Sud, à Taghit, Beni Abbès et Bechar m'a amené à constater une fois de plus les inconvénients du régime actuel pour les compagnies de tirailleurs détachées dans le Sud-Oranais.

Inconvénients de la situation actuelle. - Ces inconvénients sont les suivants:

- relève trop fréquente;
- inadaptabilité dans ces conditions des officiers et de la troupe au pays et à son service spécial;
- dualité de leurs préoccupations, d'une part, du côté du régiment qui les administre, poursuit leur instruction avec, à peu de choses près, les mêmes exigences que dans le Tell, d'autre part, du commandant territorial qui les emploie;
- impossibilité d'intéresser les officiers au pays et à son service spécial, dans ces conditions, mutations fréquentes.

De ces mouvements trop fréquents résultent des dépenses improductives pour l'État et l'inutilisation d'officiers qui pourtant trouveraient largement à être employés dans les postes de l'Extrême-Sud à des reconnaissances, à des travaux de topographie, à des constructions de pistes, de lignes télégraphiques, de postes.

Cette instabilité pour des troupes qui sont réellement en campagne a trop d'inconvénients pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Difficultés pour le dressage de la troupe elle-même, dont l'instruction en vue du Tell est fort différente de celle en vue du Sud Oranais.

Le groupe mixte de Bou Aiech constitué moitié en tirailleurs, moitié en mokhazenis, sous le commandant d'un officier choisi, a montré tout ce qu'on peut tirer des tirailleurs ainsi ramenés aux habitudes et à la vie du pays (bien que, par suite des nécessités régimentaires, le commandant de ce groupe ait été changé trois fois en 6 mois).

Nécessité d'apporter des simplifications dans l'habillement. l'équipement, la nourriture, le couchage; accoutumer les hommes à marcher pieds nus, sans bagages, avec paquetage réduit au minimum; résultats qu'on obtiendrait en étendant cette organisation.

Mais d'autre part il est incontestable que les hommes ainsi dressés ne se présenteront plus avec la même rectitude une fois revenus dans le Tell et que ces organisations peuvent ne pas être vues d'un très bon oeil par les chefs de corps.

Solution proposée. - Constituer dans le 2e tirailleurs un bataillon spécial dit Bataillon du Sud-Oranais comprenant 4 compagnies :

la compagnie montée,

3 compagnies à pied (celles qui sont actuellement à Beni Abbès, Taghit et celle qui va être à la protection du chemin de fer) et qui seraient ultérieurement :

l'une à Beni Abbès-Taghit,

l'autre sur le Guir,

la 3e dans la région Nord de Bechar.

Le commandant de ce bataillon serait en principe le commandant supérieur du cercle supérieur de Colomb comptant au 2e tirailleurs, d'où unité absolue de commandement, de direction et d'action, principe primordial.

Je vous envoie ci-joint le projet que j'ai prié le commandant Pierron, commandant supérieur du cercle de Colomb, d'établir en vue de présenter cette organisation dans tous ses détails (séjour colonial, hommes de troupe volontaires autant que possible; officiers volontaires ou choisis - droit au congé - latitude de remonte pour les officiers - latitude de se marier pour les hommes - subsistance assurée par indemnités et, comme conséquence, suppression à peu près complète des convois et des transports - administration par l'adjudant-major pour décharger le commandant supérieur - droit de commandement un peu étendu comme ceux des bataillons détachés dans l'Est, mais par ailleurs maintien du lien régimentaire au point de vue administratif).

Comme le dit le commandant Pierron, « ce projet ne comporterait aucune dépense supplémentaire et réaliserait certainement des économies. Il ne comporte aucune formation nouvelle, aucune modification des lois existantes, à peine quelques légères modifications au règlement administratif sur l'habillement. »

Dans ces conditions les tirailleurs détachés dans le Sud-Oranais comprendraient:

1. le bataillon spécial affecté au cercle de Colomb,
2. pour le moment deux compagnies détachées à Beni Ounif, comme réserve, comme encas, ayant d'ailleurs comme mission permanente la surveillance des massifs du Nord de Figuig, le Grouz, le Beni Smir, dont le revers est découvert en raison de la trouée qui existe entre les deux postes de Fortassa et de Bechar, trouée qui laisse, de ce côté, Ounif en première ligne.

C'est du reste l'effectif actuel, mais réparti autrement, et je crois, plus logiquement.

Il y aurait tout avantage à soumettre les deux compagnies de Beni Ounif au même régime que celui du bataillon du Sud en raison de leur service spécial dans le Grouz, dans le Mezarif, ce qui permettrait de constituer des groupes mixtes permanents à Hadjerat el M' Guil, Djenien bou Rezg, pour battre les montagnes. Et comme le lieutenant-colonel Quiquandon, commandant à Ounif, est déjà largement entré dans cette voie, on peut être assuré qu'il développerait ce qu'il a commencé.

Ces deux compagnies pourraient être rattachées pour ordre à un bataillon du Tell comme elles le sont actuellement.

D'ailleurs on peut envisager que le groupe de Beni Ounif pourrait au début de 1906 être ramené à une compagnie, l'autre étant renvoyée dans le Tell.

Peut-être, en 1906, la 2e compagnie de Beni Ounif pourrait être renvoyée également dans le Tell, mais il serait prématuré de l'envisager dès maintenant d'une façon ferme. Les massifs montagneux au Nord d'Ounif exigeront encore pour quelque temps une surveillance serrée et des battues constantes qui ne peuvent être faites efficacement que par des indigènes et il n'est pas possible de préjuger à un an de distance si les modifications de la situation politique et militaire permettront de se passer entièrement de tirailleurs à Beni Ounif.

En résumé je propose pour le moment:

1. la création d'un bataillon spécial de tirailleurs du Sud-Oranais affecté au cercle de Colomb placé sous les ordres du commandant supérieur de ce cercle et dont les quatre compagnies seraient d'une manière générale réparties sur le front Beni Abbès-Taghit-Bechar,

protection Nord du chemin de fer;

2. Je maintien à Beni Ounif d'un groupe de deux compagnies de tirailleurs recevant autant que possible la même organisation que celle du bataillon du Sud sous le commandement direct du lieutenant-colonel commandant à Beni Ounif, tout en restant administrativement rattachées à un bataillon du Tell. L'adjudant-major du bataillon pourrait être détaché à Beni Ounif afin d'administrer ces deux compagnies sous la direction du lieutenant-colonel. Ce groupe pourrait être réduit à une compagnie au début de 1906 et peut-être même, plus tard - mais ceci sous toutes réserves - entièrement supprimé.

Alger, le 28 février 1905.

A MA SOEUR.

Tu es au courant du gros de mes affaires : obligation de protéger le nouveau chemin de fer en construction sur Bechar, en poussant du côté d'Aïn Chaïr, ce qui est une grosse affaire et va peut-être amener une nouvelle histoire, genre Ras el Aïn; nouveau remue-ménage du côté Bou Amama, bref une situation très troublée, grave et très lourde; de grosses difficultés financières à cause du retard du budget. Je patauge dans tout cela ici depuis huit jours. Très heureux par exemple de l'atmosphère que j'y trouve; quelle différence avec l'an dernier ! Le général Servières est tout à fait épatant et tout le monde me facilite tout. Le gouverneur aussi, mais de ce côté la décision n'est pas leur fort, et il faut les ennuyer dix mois pour obtenir un télégramme ou une démarche.

Je suis ici à l'hôtel de l'Oasis, voyant la mer ; le matin je travaille, j'ai chaque jour un déjeuner officiel, je passe toute l'après-midi dans les bureaux chez l'un ou chez l'autre, et le soir la détente qui m'est rudement agréable. Alger est en pleine saison, et je suis tous les jours invité par des gens très aimables, théâtre, concert, bals même. Cette détente des soirées après des journées laborieuses - ce qui me manque tant à Aïn Sefra - m'est excellente, car elle seule chasse l'obsession lancinante du service, ce à quoi je n'arrive pas à Aïn Sefra.

Aïn Sefra, le 19 mars 1905.

A JACQUES SILHOL.

Comme c'est gentil à vous de me donner ainsi de votre temps, et de m'écrire des lettres qui ont pour moi un intérêt dont vous ne vous rendez peut-être pas compte, parce que d'abord, avec votre culture, votre information et votre valeur morale, elles sont intéressantes en soi, et aussi parce qu'elles me donnent la chose la plus précieuse et la plus rare pour un homme de mon âge, le contact avec votre génération. Je crois que beaucoup de fausses directions, de soubresauts historiques même (48 par exemple) ont, parmi leurs causes, l'inaptitude des hommes arrivés au haut des « hiérarchies » à comprendre, à connaître même, les états d'âme des générations qui montent, et à ne pas tenir compte des inévitables évolutions.

C'est pourquoi toute ma curiosité, toute ma sympathie me portent de plus en plus vers la jeunesse, d'une façon qui étonne, je le sens, - mais que voulez-vous, les vieux c'est « hier » qui est fini et ne m'intéresse plus, - mes contemporains, c'est presque « hier », et la plupart sont si las, si assoiffés de repos, de retraite, qu'ils ne sont pas intéressants du tout. Ceux qui valent qu'on s'en occupe, c'est vous autres qui êtes la maturité de demain, c'est-à-dire la force et la direction, et j'estime que le premier devoir de ceux qui vous précèdent est d'être constamment aux aguets des nouveaux contingents abordant la vie pour empêcher les solutions de continuité, les ruptures de

compréhension, et travailler tous ensemble à préparer toujours et à faciliter l'enfantement de *demain*.

Je ne partage pas votre manière de voir sur le livre de Leroy-Beaulieu. - C'est du mirage. - Je reconnais que les derniers événements nous acculeront peut-être à concentrer notre « imperium » en Afrique. Mais, en Asie aussi, il y avait du beau à faire, et un régime prévoyant eut, depuis trente ans, porté l'effort politique, diplomatique, militaire et financier du pays sur :

1. la reconstitution de l'empire indochinois avec le Siam que nous tenions en mains il y a douze ans - et sur les *routes* et les *escales* qui en assurent la possession et le libre accès et qui étaient alors encore disponibles: Égypte-mer Rouge-Mascate—isthme de Kra;

2. le littoral méditerranéen d'Alexandrie à Tanger.

Mais tout cela c'est du temps perdu à le raconter. J'ai la conscience de l'avoir dit très haut et écrit il y a dix ans, et d'avoir dès lors, dans des lettres à Vogüé, protesté contre l'exclusivité de l'emballage sur « l'Afrique française ».

Entre Oran et Marseille, le 23 avril 1905.

A VICTOR BARRUCAND.

Je compte être à Aïn Sefra le 20. Le lieutenant Gautier, du bureau arabe, s'y occupe en ce moment de la simple stèle pour la tombe de Si Mahmoud⁴ - telle que nous en avons convenu. - Je pense la retrouver terminée. Il n'y a pas la moindre incertitude sur l'emplacement, soyez-en assuré.

J'ai beaucoup aimé la note par laquelle vous avez clos la publication de l'« Ombre chaude... ». C'est absolument dans le ton discret et juste qui convenait. Cette restitution de ce pauvre manuscrit mutilé est bien à votre honneur.

J'accepte avec une vive gratitude la dédicace du livre.

Nous nous étions bien compris, cette pauvre Mahmoud et moi, et je garderai toujours le souvenir exquis de nos causeries du soir.

Elle était ce qui m'attire le plus au monde : une réfractaire. Trouver quelqu'un qui est vraiment *soi*, qui est hors de tout préjugé, de toute inféodation, de tout cliché, et qui passe à travers la vie aussi libéré de tout que l'oiseau dans l'espace, quel régal ! Je l'aimais pour ce qu'elle était et pour ce qu'elle n'était pas. J'aimais ce prodigieux tempérament d'artiste, et aussi tout ce qui en elle faisait tressaouter les notaires, les caporaux, les mandarins de tout poil. Pauvre Mahmoud !

Aïn Sefra, le 15 mai 1905.

A Max LECLERC.

Achever le chemin de fer de Bechar, en assurer la protection, faire rendre à Bechar et à Kenadza ce qu'ils pourront donner au point de vue attraction économique du Tafilalet et autres régions voisines (ce ne sera pas grand'chose).

- Asseoir définitivement le trafic de Beni Ounif.

- Achever le réseau électrique sur Beni Abbès, puis sur Forthassa Gharbia, puis sur Ras el

⁴ Surnom arabe d'Isabelle Eberhardt.

Aïn, de façon que tous mes postes soient reliés - achever l'organisation des deux nouvelles compagnies Sahariennes - remanier les compagnies des Oasis, en les fractionnant en deux groupes seulement, l'un orienté vers le front Sud et le Gourara, l'autre orienté vers le front Ouest.

- Modifier leur mentalité trop exclusivement jusqu'ici *exploratrice* et pas assez *protectrice*.

Souder étroitement l'action du groupe Gourara-Touat avec l'action de Beni Abbès et de Bechar de façon à ce qu'il y ait unité dans la protection de la Saoura et de la Zousfana, unité qui a fait défaut jusqu'ici.

- Reconstituer le makhzen de Géryville et réveiller ce cercle qui a perdu l'habitude de se garder au Sud et laisse impunément attaquer ses caravanes, et le faire entrer dans le mouvement général.

- Réduire dans le courant de l'année encore quelques effectifs de troupes régulières et supprimer quelques postes devenus inutiles.

- Achever les constructions en cours qui doivent assurer à toutes nos troupes de cette région une installation confortable.

- Aboutir, grâce au chemin de fer terminé et à des adjudications avantageuses, au régime de transport le plus économique.

- Susciter sur place aux points les plus extrêmes, Beni Abbès, Bechar, Forthassa, Ras el Aïn des productions locales qui allègent d'autant le ravitaillement.

- Développer dans la plus large mesure l'assistance médicale indigène qui n'est encore qu'à l'état embryonnaire et qui est un de nos plus puissants moyens d'action politique, en stabilisant les médecins, en créant un personnel auxiliaire indigène, en obtenant une large allocation de médicaments.

- Et enfin, pour assurer la sécurité et le libre développement de toute cette organisation, donner aux troupes d'avant-postes une mobilité plus grande encore que celle que j'ai déjà réalisée cette année, de façon à couvrir tout le front depuis Ras el Aïn jusqu'à Adrar d'un rideau mouvant d'*observateurs* et de *protecteurs* toujours en éveil.

Voilà un programme qui suffit à occuper mon année 1905; même s'il n'y intervient aucun « Maroc », j'ai, comme vous voyez, du pain sur la planche.

Quant au Maroc, je ne suis pas satisfait de la façon dont la question se présente.

C'est toujours la même chose. Malgré l'expérience de Madagascar, malgré les leçons données par Gallieni et l'efficacité de la méthode mixte qu'il a instaurée, on s'obstine en France dans les milieux diplomatiques, politiques et militaires à n'envisager la question que sous l'aspect d'un dilemme:

Douceur *ou* Force - Négociations *ou* Combats - Pénétration économique *ou* Pénétration militaire. En un mot, continuation du gâchis actuel *ou* expédition.

Sauf pour le dernier terme, substituez *et* à *ou* et vous aurez la méthode rationnelle et efficace, la nôtre. L'expédition à grand orchestre, onéreuse, indéfinie et inefficace me fait trembler autant que la prolongation de l'état actuel. En ce qui concerne le rôle de l'Algérie, M. Jonnart a donné la seule et vraie formule, quand il a préconisé l'institution de la zone mixte jusqu'à la Moulouya, c'est-à-dire tout le Bled Siba, où nous restaurerions l'ordre au nom du sultan. De même ailleurs, et par tache d'huile, par bonds successifs, par organisation à mesure en n'abordant une zone qu'après avoir organisé la précédente, l'avoir mise en exploitation, y avoir assuré la rentrée des impôts de sorte que l'affaire *se paye* à mesure.

A LA CONFÉDÉRATION DES BENI GUIL

Aïn Sefra, mai 1905.

Salutations d'usage.

De la part du Général Lyautey, Commandant la Subdivision d'Aïn Sefra,
à la Djemaa des Oulad Hadji,
au Caïd Abderrahman,
au Caïd des Oulad Farès.

La ligne ferrée de Ben Zireg à Bechar est en construction. Vous savez que la machine est par excellence un instrument de paix: elle facilite la vie à tous. Elle vous apporte aujourd'hui près de votre tente ce que vous étiez obligés autrefois d'aller chercher au loin à grands frais. Il est donc de notre intérêt à tous d'en faciliter la construction. Pour cela il faut avant tout protéger les travailleurs qui en sont chargés. Je compte sur votre bonne amitié, sur votre bon sens et sur vos engagements pour m'aider à assurer cette sécurité. Moi-même je vais constituer un groupe de mes soldats qui, placé sur le front Nord de la ligne ferrée en construction, sera chargé de mettre les chantiers à l'abri de toute tentative malveillante de la part des gens qui veulent le mal. Ce groupe n'est pas organisé contre vous, bien au contraire; je lui donnerai des ordres bien précis pour que vous puissiez continuer à fréquenter les ksour que vous avez l'habitude de visiter comme Mougheul et El Hammar et Bou Kars. Il pourra même au besoin protéger vos campements dans le cas où ils seraient menacés par vos ennemis de l'Ouest, car, ne l'oubliez pas, vos ennemis sont les nôtres. Soyez donc sans inquiétude aucune au sujet de la constitution de ce groupe et soyez persuadés que nous ne romprons jamais nos engagements et que nous n'avons qu'un seul but mais que nous poursuivrons avec une foi inébranlable et une opiniâtreté invincible, c'est celui d'assurer en même temps que la paix le bien-être de toutes les populations indigènes avec lesquelles nous sommes en relations.

Aïn Sefra, mai 1905.

A E. ETIENNE⁵.

Les journaux d'hier apportent une chaude alerte : les propositions faites à Fez pour la délimitation de la frontière. Si elles sont exactes, c'est la fin de tout et l'aggravation irrémédiable du traité de 1845 que tout le monde s'accorde pourtant à regarder comme la plus funeste des erreurs, n'ayant pour excuse que l'ignorance où on était alors de la situation vraie, excuse qu'on n'a même plus aujourd'hui.

Dans les clauses que les journaux donnent, il y en a une, qui échappera certainement en France au bon public, mais qui a une extrême gravité. C'est celle qui prolonge au Sud la frontière délimitée, laquelle s'arrêtait au Teniet Sassi, jusqu'à El Aouedj. Cela n'a l'air de rien, mais c'est, d'un trait de plume, l'évacuation de Berguent avec toutes ses conséquences, imposée *ipso facto*, puisqu'on coupe, comme par une trappe subitement baissée, la seule voie, celle de l'oued Mesakhsa, qui nous permet d'atteindre ce point hors du territoire délimité. La thèse, en effet des plus soutenables, en vertu de laquelle nous étions à Berguent et pouvions nous y maintenir, c'est

⁵ Etienne était devenu ministre de l'Intérieur dans le ministère Rouvier (janvier 1905).

que ce point était au Sud du parallèle passant par le Teniet Sassi et limitant la zone délimitée: désormais il se trouvera dans cette zone. L'importance militaire et politique de ce point, *le seul point d'eau* existant au Nord-Ouest du chott Gharbi, n'échappe plus ici à personne. Le général Servières s'en est convaincu jusqu'à l'évidence depuis qu'il y est allé. Par là, nous couvrons le chott et tous les campements des Hamyane ; nous leur donnons la sécurité, nous tenons en respect les Beni Guil. Le résultat est sanctionné par l'expérience et c'est certainement l'occupation en force de ce point qui a amené depuis un an la cessation complète des agressions entre Hamyane et Beni Guil, qui étaient de tradition immémoriale et qui a établi la paix dans la région du chott Gharbi. Je regarde sans hésiter l'initiative que j'ai prise de m'y établir il y a un an, comme l'acte le plus efficace que j'aie accompli au point de vue de la pacification.

Les indications de journaux portent que la frontière continuera à être délimitée progressivement au Sud jusqu'à Figuig, et l'un d'eux ajoute cette perle, c'est que « cette fixation de la nouvelle frontière est de nature à mettre fin aux escarmouches que nous avons trop fréquemment avec les tribus marocaines ainsi qu'il s'en est produit encore l'année dernière ». Ceci est de la folie pure. Tout le monde sait ici qu'il n'y a pas de frontières délimitables dans une région de sables et d'alfa, uniquement parcourue par des tribus nomades qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, et auxquelles il est impossible d'assigner un emplacement fixe. Aujourd'hui la moitié des Beni Guil, tribu marocaine, pâture sur mon territoire; demain, la moitié des Hamyane et des Amour, tribus algériennes, camperont sur le leur, par entente réciproque, pour des raisons de pâturage; et il en sera toujours ainsi, pour des raisons immanentes de mœurs, de traditions, de nécessités locales; et aucun instrument diplomatique n'ira là contre. En revanche, en dressant ce mur factice, contraire à la nature des choses, on nous met dans l'impossibilité de protéger notre monde, de faire la police, de poursuivre les rezzous. Bref, comme je le disais dans un de mes précédents rapports que vous avez entre les mains, *on limite notre action en laissant intacte celle de nos adversaires*. Le seul résultat favorable pour l'Algérie, qu'on pouvait escompter des négociations entamées à Fez, le seul qui pût ici, aux yeux des populations, compenser faiblement l'effet désastreux produit par la visite du Kaiser à Tanger et par l'échec de notre diplomatie sur l'ensemble de la question marocaine, c'était la reprise de notre liberté d'action, de protection, de police sur la frontière algérienne. Ceci au contraire va la ruiner à jamais. Il n'y a pas de plus grave erreur en pays nomade et anarchique que les délimitations : le traité de 1845 n'a déjà que trop délimité de la Méditerranée au Teniet Sassi. Il fallait se garder à tout prix de continuer dans cette voie, et ce ne sont pas les illusoire six kilomètres gagnés sur la rive gauche de l'oued Kiss qui compenseront ce désastre. Ce qu'il fallait, c'était la liberté de police jusqu'à la Moulouya à l'égard de tribus sur lesquelles il n'y a pas d'autre moyen d'action que le respect de notre force; toute autre solution ne tient pas debout, je ne cesserai de le répéter.

Peut-être n'y a-t-il là qu'un ballon d'essai, qu'un cri d'alarme suffira à faire crever, mais il m'appartient de le pousser. C'est la seule façon que j'aie de justifier la confiance qu'on avait semblé au début placer en moi pour la garde de cette frontière. Je manquerais au devoir de conscience le plus strict vis-à-vis du gouvernement, vis-à-vis de vous surtout, en ne le disant pas, et j'espère bien que je ne serai pas le seul à le dire dans les hautes sphères algériennes.

Vous comprenez bien que le jour même où ces clauses deviendraient officielles, je demanderais à être relevé de mon commandement dans les 24 heures; mais ceci n'a aucune importance ; la question personnelle n'est rien, et je n'ai pas la prétention que la considération de mon humble personne puisse peser d'un fêtu pour de telles décisions. Tout au plus puis-je espérer que ce sacrifice personnel pourra faire ouvrir les yeux à quelques-uns et témoigner qu'il y a encore, grâce au ciel, des officiers généraux qui tiennent moins à leur place qu'aux obligations de

leur conscience.

Mais encore une fois, je veux espérer qu'il n'y a encore là que des renseignements de journalistes.

Colomb-Béchar, le 19 mai 1905.

A MA SOEUR.

Il y a quatre semaines, le ménage Jean de Castellane m'avait promis sa visite. Je l'avais annoncée auprès du gouverneur général qui a été aussi accueillant que possible à Alger et a mis à leur disposition son bel officier d'ordonnance Ben Cherif, le plus décoratif des hommes dans son splendide costume de spahis indigènes. Je leur avais fait envoyer à Saïda, où ils arrivaient en auto, le meilleur des wagons-lits de la Compagnie et mon officier d'ordonnance, le lieutenant de Ganay, chargé de les piloter à partir de la limite de mon commandement. Ils sont arrivés ici le mercredi 11 à 6 heures du soir. Une heure après l'arrivée, il était, lui, en habit et cravate blanche ce qui ne s'est jamais vu à Aïn Sefra, et elle, en robe du soir avec de belles épaules et de beaux bijoux, ce qui était encore plus la première fois à Aïn Sefra. Soirée exquise, mes officiers rivalisant d'amabilité, coucher de soleil, clair de lune sur les galeries, le tout à souhait et eux aussi aimables que possible.

Le lendemain jeudi 12 arrivait Le Provost de Launay, à ma grande joie: je ne le laissais même pas descendre du train, car nous le reprenions pour aller à Beni Ounif. Nous y logions tous au bureau arabe où le commandant Pariel et Clermont s'étaient mis en quatre et où, sous ce ciel merveilleux, nous eûmes une soirée non moins exquise, orchestre à cordes de la légion, musique arabe. Elle voulait tout voir, tout visiter, les malades, l'hôpital, l'infirmerie indigène, la maison du caïd avec le café obligatoire, les tentes des cavaliers indigènes.

Le lendemain, visite de Figuig; je ne les avais accompagnés que jusqu'à l'entrée de l'oasis, ne voulant pas y aller en ce moment pour raisons politiques, mais je leur avais donné une rutilante escorte de spahis, de jeunes officiers, et ils sont revenus enthousiasmés de ce Figuig qui est vraiment une chose magnifique et qui était, ce jour-là, en plein éclairage.

Nous rentrions le vendredi soir à Aïn Sefra.

Samedi, déjeuné à Tiout, elle dans la charrette anglaise d'un capitaine du train pour qui elle a eu le plus délicat des remerciements en lui demandant au retour de la mener chez sa femme; elle les a laissés sous le charme de sa bonne grâce. Nous tous à cheval, toutes voiles dehors. Si Moulay, l'agha, avaient réuni une centaine de cavaliers indigènes et j'avais emmené l'escadron de chasseurs d'Afrique, Il y avait là, avant le déjeuner, un tourbillon de cavalerie autour de la voiture avec coups de fusils, cabrades, charges, vraiment saisissant, puis la diffa sous la tente dans le merveilleux cadre de l'oasis, la visite du village, le retour. Le soir, nous lui avons offert après dîner, sous ma galerie, des lieds allemands chantés par les légionnaires allemands avec qui elle a, dans leur langue, parlé de leur pays. Le dimanche, départ, tout le monde restant ensorcelé de la bonne grâce du ménage et du charme de cette femme si complète.

Cela a été en somme une jolie et élégante diversion. Launay est resté. Dès le surlendemain, mardi, je repartais en reconnaissance, l'emmenant en chemin de fer jusqu'à Ben Zireg où nous avons trouvé nos chevaux et un escadron de spahis d'escorte; de là, mercredi 17, gagné au Nord-Ouest, le nouveau poste de Talzaza que je viens de créer il y a un mois pour menacer Aïn Chaïr, et qui est en plein début d'installation. J'y ai passé hier la matinée du 18 à reconnaître les abords,

les accès, à pitonner sur les montagnes pour me mettre le pays dans l'oeil.

A 3 heures, nous sommes repartis pour Bechar où nous sommes arrivés à 8 heures par une soirée magique: l'oasis, le poste, les montagnes sous une lune admirable, le plus magnifique désert, deux escadrons venant au devant de moi, et, le soleil couché, un bon temps de galop dans l'immense plaine avec ces 400 cavaliers sur une ligne derrière moi. Launay était transporté; cela m'amuse de l'avoir ici et il comprend bien que je préfère cette vie à celle d'Alençon. Ici, aujourd'hui, rapports, travail, repos des chevaux.

Demain 20, je pars à 6 heures pour voir les travaux de la voie ferrée et reprendre le train à Ben Zireg pour être à 5 heures à Ounif où je reçois à dîner le Comité du Maroc d'Oran pour retourner dimanche 21 à Aïn Sefra. Launay, malheureusement, continuera directement sur Alger et la France.

Je ne compte rester que 4 jours à Aïn Sefra, en repartir le 21 pour Forthassa Gharbia, y revenir le 27, et en repartir le 1er juin pour Géryville, ce qui me fera revenir à Aïn Sefra, le 11 juin. Comme tu le vois, c'est la route perpétuelle.

Du côté de Paris cela va bien mal ; le ministère de la Guerre et le Quai d'Orsay continuent à me mettre de plus en plus de bâtons dans les roues, et vraiment je ne crois pas que le souci de mon autorité et de ma dignité me permette de rester plus de quelques mois ici. Et cependant Dieu sait si je le regretterai.

Aïn Sefra, le 4 juin 1905.

A C. JONNART.

Si le ministre de France à Tanger envisage comme irréalisable pour le moment la moindre coopération du Makhzen pour l'organisation des Beni Guil, par contre il paraît disposé à fermer les yeux sur les démarches que le voisinage de ces tribus et leur caractère turbulent nous imposent pour les aider à sortir de l'anarchie, sous la réserve toutefois que notre intervention n'entraîne de notre part aucune occupation permanente du territoire marocain sans l'autorisation du gouvernement.

Tout d'abord, en ce qui concerne ce dernier point, on peut être entièrement rassuré. Je n'envisage nullement l'éventualité d'étendre notre occupation dans la région occupée par les Beni Guil avec lesquels nos postes de Forthassa Gharbia et de Talzaza nous offrent des points de contacts suffisants. Les conversations que j'ai eues depuis un an avec les Beni Guil, l'entente de fait établie avec ces tribus succédant à une longue période d'hostilité continuelle entre elles et nos tribus, mon désir de profiter de l'influence discrète que nous acquérons progressivement sur elle et de la confiance croissante qu'un contact fréquent leur donne en nous pour arriver à les aider à sortir de l'anarchie et à organiser chez elles le commandement, ont précisément pour but d'établir sur notre front Ouest un tampon qui nous dispense autant que possible d'agir par la force.

Mais, comme vous le faites remarquer si justement, la mort du caïd Abderrahman rend beaucoup plus difficile l'exécution du projet d'organisation d'un commandement unique. Je ne vois pas, en effet, pour le moment de personnage réunissant les conditions d'âge, d'autorité naturelle et d'intelligence, tel qu'on puisse actuellement reprendre ce projet.

Je vous ai saisi par ma lettre du 15 mai des craintes très vives que j'éprouvais au lendemain de la mort d'Abderrahman de voir s'écrouler l'oeuvre de pacification ébauchée à si grand peine depuis un an.

Des symptômes multiples et des renseignements concordants faisaient craindre un exode

vers le Nord des Oulad Youb, dont le départ aurait entraîné celui de presque toutes les autres fractions.

J'ai lieu d'espérer que ce danger est aujourd'hui conjuré. Il est superflu de vous dire qu'au lendemain de ma lettre fort pessimiste du 15 mai je n'ai pas cru un instant avoir rempli ma tâche, ni en être quitte vis-à-vis de vous, en me bornant à des lamentations stériles et que j'ai immédiatement mis en campagne tous les éléments dont je disposais. Le chef de mon bureau subdivisionnaire, le capitaine Berriau, dont vous connaissez l'esprit avisé, l'agha Si Moulay, son frère Si Miliani, le commandant Pierron, le lieutenant Canavy, chargé du service indigène à Talzaza, ont mené une action intensive et concordante sur les divers groupes Beni Guil. Moi-même, je me suis rendu à Talzaza d'abord, puis ensuite à Forthassa Gharbia et à Oglat Moussa dans le chott Tigri ou j'avais donné rendez-vous le 27 mai au commandant Regnault (commandant le cercle de Mecheria), au commandant Monot (commandant le groupe de Berguent), au capitaine Fesch (commandant le groupement de Forthassa), chacun à la tête d'une reconnaissance, pour bien montrer que notre activité n'était nullement ralentie et pour mettre fin tout d'abord aux bruits tendancieux qui me revenaient un peu de tous côtés au sujet de l'inaction et même du recul qui nous auraient été imposés à la suite des derniers incidents marocains.

Vous savez avec quelle rapidité et quel grossissement se propagent dans les milieux indigènes les moindres nouvelles, particulièrement quand elles nous sont défavorables. Or il est incontestable que l'action allemande à Fez est suivie dans les milieux indigènes de cette région avec une intense curiosité. Je vous en donnerai tout à l'heure un indice caractéristique.

Bref, de l'ensemble des moyens mis en oeuvre, négociations par émissaires, intervention de l'agha de Tiout et de son frère, mouvements de reconnaissances, il est résulté:

1. que le mouvement de recul des Oulad Youb s'est matériellement arrêté et qu'ils ont repris leurs campements habituels dans cette saison dans la plaine du Tamlelt et au Nord de Djebel Grouz ;

2. que sont venus me voir successivement à Ain Serra les notables des fractions dont les intentions nous avaient paru les plus suspectes, à savoir:

d'abord Taleb Mekki des Oulad Ahmed ben Amor, qui avait été présenté comme un des meneurs du projet d'exode et qui est venu le premier protester de ses bonnes intentions et de son désir de maintenir le pacte conclu ;

puis un miad composé de :

Ahmed ben Abderrahman, des Oulad Raho)
Abdelkader ben Abdous, des Oulad Djabbeur)
M' Ahmed Oulad Abdallah ben Hammadi, des Oulad Ali ben Iassine (Oulad Youb
Dahaman Ould Ahmed, des Oulad Djabbeur)
Mohamed Boudjemaa, des Oulad Slama)
Cheik ben Fadhil, des Oulad Hadji)

Ce miad, qui comprenait, comme vous le voyez, le fils même d'Abderrahman, s'est répandu en protestations de désir d'entente et de fidélité aux engagements pris. Autant qu'on peut en préjuger, il semble bien qu'ils soient sincères. C'est l'impression qu'ils ont laissée au capitaine Berriau et à l'agha Si Moulay qui ont eu avec eux de longs entretiens; du reste l'attitude prise par

leurs tribus depuis leur retour en fournit une confirmation. Mais parmi ces personnages, nous n'avons pas eu l'impression qu'il en surgit un qui présentât dès maintenant la surface d'Abderrahman. Il nous semble même que, si dans l'avenir l'un d'eux avait des chances de reprendre une certaine prépondérance sur les autres, ce serait moins le fils d'Abderrahman qu'Abdelkader ben Abdous des Oulad Djabbour. Bien que jeune il paraît avoir une certaine autorité naturelle et être écouté. Du reste nous sommes amenés à reprendre la question sur d'autres bases; ce n'est que petit à petit que nous verrons clair dans la situation créée par la mort d'Abderrahman, et je ne manquerai pas de vous tenir très exactement au courant des résultats de l'action politique que tous mes agents vont continuer à exercer à cet égard.

Ce n'est donc qu'ultérieurement que nous pourrions faire état de la latitude que semble nous laisser dans une certaine mesure le rapport de M. Saint-René Taillandier pour reprendre la question de l'organisation du commandement chez les Beni Guil.

Mais j'ai reçu une autre visite qui, bien qu'elle ne rentre pas directement dans la question Beni Guil, s'y rattache indirectement; et c'est pourquoi je crois devoir vous la signaler dans ce même rapport. Vous vous rappelez que le 15 avril l'agha Si Moulay s'étant rendu dans les campements d'Abderrahman, dans les environs de Mougheul, avait cru, à l'instigation de ce chef, pouvoir se faire inviter à Aïn Chaïr et y porter des paroles de paix afin de dissiper les appréhensions que pouvait faire naître notre installation à Talzaza ; mais que Mohamed Ould Fekir, un des principaux et des plus intelligents notables d'Aïn Chaïr, après s'être fait fort de faire aboutir cette visite, avait fait déclarer à Si Moulay qu'il lui était impossible d'entrer à Aïn Chaïr. L'agha de Tiout avait ressenti vivement cette injure. Mohamed Ould Fekir avait bien donné au commandant Pierron une explication assez embarrassée en prétendant que les gens d'Aïn Chaïr, sans avoir aucune mauvaise intention à l'égard de Si Moulay, avaient été rebutés par l'intervention d'Abderrahman en raison de leur hostilité contre ce chef. Mais, comme en somme Si Moulay, bien que sans avoir une mission directe, n'en avait pas moins aux yeux de tous le caractère d'un de nos plus fidèles agents, j'avais estimé que cette solution n'était pas satisfaisante et j'avais exprimé au commandant Pierron, qui entretient depuis un an de bonnes relations avec Mohamed Ould Fekir, le désir d'une démarche plus significative.

Je fus donc très satisfait quand, le 31 mai, le commandant Pierron traversant Aïn Sefra pour se rendre en congé m'annonça qu'il amenait avec lui Mohamed Ould Fekir accompagné de deux notables d'Aïn Chaïr. Le personnage se présenta d'abord à moi puis, conformément à un protocole réglé d'avance, se rendit chez Si Moulay pour lui exprimer tous ses regrets de ce qui s'était passé. L'agha, après avoir observé d'abord une attitude des plus réservées, s'en départit à la suite du caractère très satisfaisant que Ould Fekir donna à sa démarche. Au cours des entretiens, tant avec moi qu'avec le chef de mon bureau subdivisionnaire et l'agha, il ne fut, bien entendu, prononcé que des paroles de paix. Il fut nettement expliqué à Mohamed Ould Fekir que notre installation à l'oued Talzaza n'avait d'autre objet que la protection que nous sommes forcés d'assurer au chemin de fer, et que nous n'avions nulle intention d'inquiéter nos voisins, ni de recourir contre eux à l'emploi de la force s'ils ne nous provoquaient pas. Ould Fekir de son côté prodigua les assurances pacifiques. Il est bien certain qu'il ne faut faire sur ces discours qu'un fond limité, d'abord, parce qu'il ne pouvait tenir un autre langage, et ensuite parce que Ould Fekir n'est nullement le représentant qualifié de la totalité des gens d'Aïn Chaïr. Néanmoins, je ne crois pas m'illusionner en attachant à cette démarche une certaine importance. Si les gens d'Aïn Chaïr sont fort divisés, ne reconnaissant pas de chef unique et ont en général un état d'esprit hostile à notre égard, il n'en est pas moins vrai que Mohamed Ould Fekir y est un personnage notable, ayant une sérieuse clientèle, assez écouté, intelligent, pouvant nous servir d'intermédiaire utile et

qu'il lui a fallu un réel effort pour faire une démarche aussi caractéristique que de venir d'Aïn Chaïr jusqu' à Aïn Sefra au siège du commandement français de cette zone frontière.

Je crois devoir signaler ici un petit incident caractéristique auquel j'ai fait allusion plus haut: Mohamed Ould Fekir, comme gage de sa bonne volonté, nous rapportait le fusil d'un des deux soldats de la légion étrangère qui ont déserté récemment de Ben Zireg, ainsi que j'en ai rendu compte, et qui a été trouvé mort près d'Aïn Chaïr. Ces deux déserteurs étaient des Allemands, Ould Fekir le savait et dit au commandant Pierron: « c'étaient des Prussiens, ils allaient probablement à Fez pour s'y rendre à l'appel de l'ambassadeur allemand ».

En résumé, aussi bien avec les Beni Guil qu'avec les gens d'Aïn Chaïr, je ne cesse de m'efforcer, comme je n'ai cessé de le faire jusqu'ici, par une action politique incessante, d'établir une entente de bon voisinage qui puisse nous dispenser de recourir à la force pour assurer le maximum de sécurité sur ces confins de notre domination. On conviendra qu'aussi bien à l'occasion des symptômes de rupture qui se sont produits chez les Beni Guil après la mort d'Ahderrahman. qu'à la suite du refus des gens d'Aïn Chaïr de recevoir Si Moulay, porteur de paroles de paix, rien n'eût été plus facile, si j'avais eu l'arrière-pensée de provoquer un incident, que de laisser les choses en l'état, et de favoriser ainsi le retour d'une hostilité aiguë avec nos voisins. Tous nos efforts au contraire ainsi que ceux de nos officiers se sont occupés à dissiper les malentendus et à provoquer des démarches pacifiques. Je m'étonne donc à bon droit que M. le Ministre des Affaires Étrangères ait exprimé la crainte que les exigences de la situation politique ne soient pas suffisamment comprises par les autorités militaires du Sud-Oranais. M. le Ministre des Affaires Étrangères ajoute « que nos rapports sont significatifs à cet égard, et révèlent un dessein arrêté de progresser jusqu'à Aïn Chaïr ». En relisant mes rapports, je me demande auxquels il peut être fait allusion. Je n'ai jamais fait que constater une chose, c'est qu'Aïn Chaïr était un foyer d'hostilité contre nous, vis-à-vis duquel il fallait prendre les plus grandes précautions pour assurer la sécurité du chemin de fer. Je crois hautement servir mieux la cause de la paix en signalant la situation avec la plus entière sincérité au gouvernement et en provoquant des mesures préventives, que si je laissais, faute de précaution. surgir sur notre ligne de communication des incidents graves comme l'attaque d'El Moungar, le siège de Taghit ou les agressions quotidiennes dont les postes de la voie ferrée étaient l'objet jusqu'en 1903, incidents qu'alors il faudrait bien réprimer par la force. Quant au dessein qui m'est également prêté dans la même lettre de M. le ministre des Affaires Étrangères de relier dans la plaine de Tamlelt des mouvements de *colonnes* parties de l'oued Talzaza et de Forthassa Gharbia, je ne saurais m'élever assez vivement contre une telle confusion de mots et de choses. On sait ce que je pense de l'action et de l'efficacité des *colonnes* et si je n'ai jamais prononcé *ce mot*, c'est parce que je n'ai jamais envisagé *la chose* et non, comme on semble le croire, pour la dissimuler sous des appellations détournées. L'action que j'ai envisagée est celle de petits détachements composés de cavaliers indigènes établissant la liaison entre nos postes. C'est ce patrouillage incessant sur notre front, pratiqué par les éléments mobiles et légers chargés de voir, de renseigner et de prévoir, et non pas d'attaquer, qui assure seul la sécurité de nos confins. Il n'y a nullement là de colonnes sous roche, mais la pratique du système que j'ai organisé il y a 18 mois avec l'approbation de tous mes chefs, lorsque l'on m'a chargé de rétablir une situation compromise. C'est en effet le seul auquel je connaisse de l'efficacité ; l'expérience en a donné la preuve. Il faut vraiment qu'on ait singulièrement interprété l'oeuvre de protection défensive que je m'efforce d'accomplir et les idées dont je me suis inspiré, pour voir des desseins agressifs dans toutes les mesures que je prends pour assurer la sécurité et pour prévenir des incidents à la suite desquels on serait au contraire bien obligé de recourir à la force.

Je n'ose espérer que l'action politique, que je m'applique à pratiquer tant avec les Beni Guil qu'avec Aïn Chaïr pour aboutir à des solutions pacifiques, puisse dissiper de telles préventions.

8 juin 1905.

A MA SOEUR

Je suis au bivouac sur la route du Kreïder à Géryville. Il est 10 heures du soir. Ma lampe est allumée sur ma table de campement dans la grande tente du bachagha Si Eddin, des Oulad Sidi Cheikh. Il l'a envoyée de Géryville avec trois autres tentes pour mon monde. Elle est grande comme un appartement. doublée de drap et de soie, et l'épaisseur des tapis moussus couvre le sol. La porte est grande ouverte; mon fanion clapote; un grand spahi rouge monte la garde; mes officiers, Renouard, Berriau, Ganay, l'interprète Marchand, le capitaine Jacotin venu de Géryville, achèvent de fumer leur pipe autour d'un feu rouge; un cheval hennit en tirant sur sa corde; les serviteurs enlèvent les reliefs du repas sous l'oeil du caïd en burnous pourpre de la tribu voisine, et la lune rend vivante cette nuit si fraîche après la chaude journée.

Mon spahi vient de fermer ma porte, seul un trait de lumière blanche filtre sur les tapis et je ressens dans ce « home » d'une nuit un confort inexprimable. - Elle est si vaste et si belle, cette tente, toute lambrissée de rouge; mes fontes avec leur peau de tigre et leurs cuivres, mes armes, précieusement rangées dans un coin y maintiennent la note du commandement; mon burnous brodé d'or étoilé d'argent, don de l'agha Si Moulay, pend à l'un des supports, tandis que sur les tapis s'étalent tous les outils de toilette, cuvettes de caoutchouc, étuis de cuir fauve, le confort. Vais-je bien dormir !

J'ai mené depuis douze jours une vie légèrement surmenée. Le 25 mai, à peine les aimables Castellane partis – nous laissant tous conquis par tant de bonne grâce, une si intelligente sympathie pour les gens et les choses - j'ai repris ma route vers l'Ouest, avec deux officiers et un escadron de chasseurs d'Afrique. Couché à Sfisifa, chez le caïd ; dévoré par les insectes, nuit sans sommeil. Le lendemain 26, au poste de Forthassa. On ne s'y reconnaîtrait plus: une grande redoute, des potagers, des abreuvoirs, des mercantis, la vie venue, sentinelle avancée sur le chott Tigri, où j'ai poussé le 27 pour y assister à 3 heures, à Oglat Moussa, à la rencontre de trois reconnaissances, l'une venue par le Nord de Ras el Aïn, la seconde de Forthassa, la troisième de Mecheria, tandis que je venais d'Aïn Sefra avec mes 75 chasseurs d'Afrique, mes goumiers et mes inséparables compagnons, les fils et neveux de l'agha, comme toujours chatoyants d'or et de velours.

Le but de cette concentration de 600 hommes était d'imposer respect aux Beni Guil dont quelques-uns avaient eu des vellétés de départ, et de montrer sur ces confins que l'attitude de l'Allemagne et la veulerie de notre légation de Tanger ne m'empêchent pas de remuer mes troupes, ainsi que le bruit en avait couru et comme le proclamaient des lettres interceptées par mon « cabinet noir ». Le temps contrarie un peu cette martiale réunion. Le thermomètre est descendu à 2°. Le vent du Nord souffle glacial, il pleuvote frais, nous gelons, on se tasse à 22 officiers pour prendre la diffa dans la tente de l'agha El Hadj El Habib - ça va mieux - et les trompettes des chasseurs d'Afrique, les clairons de la légion, sonnante en fanfare, nous réchauffent tout à fait, avant le sommeil rapide.

Le 28, je laisse filer les reconnaissances vers l'Ouest, après avoir distribué à chacun sa

besogne et je reviens camper à El Aourak, entre Forthassa et Sfissifa. Le temps s'est réchauffé, la soirée est divine; ni poste, ni troupe, ni appareil, et pour mes deux officiers et moi, loin de tout protocole, c'est une détente délicieuse de vrai repos et de solitude que nous ne connaissons jamais.

Le 29, retour à Aïn Sefra, un monceau de papiers. Du 30 mai au 6 juin, une série de visiteurs allant à Figuig et s'arrêtant au passage, parmi lesquels il faut liquider toute une besogne en retard et mettre tout à jour avant la nouvelle absence.

Le 6 au soir, je reçois d'un ami de France un télégramme privé m'annonçant la démission de M. Delcassé que j'apprends ainsi 36 heures avant le public. Serions-nous déjà la Pologne subissant les ordres du Maître du Nord ?

La vraie diversion, ce sont les tournées. Depuis hier 7, me revoici donc en route. J'ai passé la journée à Mecheria à régler des questions de poste purement militaires, et aujourd'hui, lâchant le chemin de fer à Bouktoub (à 8 kilomètres au Sud du Kreïder) où j'ai trouvé nos chevaux, nos équipages de campagne et une escorte, j'ai pris la route de Géryville. J'ai d'abord à inspecter les chantiers de cette route en construction de Bouktoub à Géryville. J'y serai après demain matin, et ce n'est que là que je réglerai l'itinéraire de retour de mon voyage, voyage tout politique, pour voir lentement et enseignes déployées les grandes tribus des Oulad Sidi Cheikh et des Trafis. Nous serons une huitaine de jours dehors, sans voir de postes, de redoutes, ni de villes, chevauchant de tribus en tribus, menant la pure vie arabe avec tout le bagage sur le dos des chevaux et l'insouciant du jour et du lendemain.

Mercredi 14 juin.

Je reprends ma lettre à Géryville que je quitte demain. J'y suis arrivé le samedi 10, au matin, après avoir campé 2 jours en route. C'est le centre de deux des grands groupements les plus féodaux, les plus cavaliers et les plus guerriers de l'Algérie, les Oulad Sidi Cheikh et les Trafis. Tu connais de nom les premiers, la grande tribu maraboutique par excellence, dont l'influence religieuse s'étend sur tout l'Ouest et le Sud, et dont Bou Amama est un rejeton collatéral. C'est leur défection qui amena la grande insurrection de 1864, fomentée par l'un des leurs Si Lala. Partis en dissidence, ils sont allés alors s'établir au Maroc et ne sont rentrés à la suite de laborieuses négociations qu'après l'insurrection de 1881 où le général de Négrier fit sauter à El Abiod la mosquée de leur ancêtre. Le premier de leurs chefs qui entraîna alors leur retour fut Sidi Eddin qu'on créa bachagha des Oulad Sidi Cheikh et qui l'est toujours ; ils sont là cinq ou six frères, cousins, neveux, largement pensionnés, fiers comme Artaban, d'un orgueil de race et de situation incommensurables, mais très ombrageux, difficiles à tenir, et avec lesquels il faut toujours avoir un œil ouvert. - J'ai rarement vu un plus beau spectacle que cette arrivée à Géryville à 9 heures du matin par une limpide et fraîche matinée; j'étais le premier général venant ici depuis 7 ans, aussi étais-je reçu avec tous les honneurs réglementaires, salves, haie de troupes en grande tenue, trois compagnies de légion, un escadron de chasseurs d'Afrique.

A 3 kilomètres de la ville étalent venus au devant de moi les officiers du Bureau arabe, avec les grands Oulad Sidi Cheikh chamarrés de grands cordons et de plaques, étincelants de harnachements, d'armes, de costumes, escortés de 22 caïds et de 500 cavaliers; revue des troupes à l'arrivée; défilé à l'entrée de cette jolie petite ville pleine de verdure et d'eaux: en pleine féerie, - je me suis logé chez le colonel Schlumberger, commandant supérieur, absent en ce moment; j'y ai reçu officiers, colons, fonctionnaires, comme à Madagascar. L'après-midi, inspection de tout le

militaire. Le soir les officiers me recevaient dans leur cercle où l'on conserve une glace brisée par une balle tirée dans le cercle au début de l'insurrection de 1881 ; la fête s'est terminée par les danses d'Oulad Nail; il y avait 23 ans que je ne les avais revues, depuis Boghar et Biskra, et dans le beau jardin, elles faisaient merveille, chatoyantes comme des feux de Bengale, sous la lumière de l'acétylène.

Le lendemain dimanche 11, Pentecôte; messe en cérémonie, puis le soir fantasia de 500 cavaliers. Superbe le groupe des vingt Oulad Sidi Cheikh en velours vert, grenat, mauve, montés sur des chevaux gris de fer, conduits par le bachagha lui-même, vêtu comme au moyen âge d'une longue robe tabac d'Espagne brodée d'or. Toute cette chevalerie exécute devant moi de vrais quadrilles élégants et compliqués; comme « clou » un peloton de 34 méharistes amenés du Sud par le lieutenant Charlet monté lui-même sur un méhari blanc et figurant des scènes de combat. Le soir grand dîner chez le bachagha Si Eddin, repas mi-arabe, mi-français, somptueusement servi. Le lendemain lundi 12, je le lui ai rendu, en lui adjoignant Si Sliman, le principal caïd des Trafis, celui qui s'est si bien conduit dans mon contre-rezzou de décembre et dont vous retrouverez le nom dans mes rapports.

Je ne me doutais vraiment pas en entreprenant cette tournée dans l'Est de mon commandement, toute de service et qu'il fallait que je fisse depuis longtemps, qu'elle tournerait à la féerie et serait un des plus beaux voyages que j'aie jamais faits et que je doive faire. Je ne me console pas de n'y avoir pas l'un de vous et un peintre, car c'est l'orgie des couleurs. Nous sommes, sans répit, en plein Fromentin, Descamp, Guillaumet; la féodalité arabe a gardé ici sa splendeur et son intégrité. et je ne croyais pas que cela existât encore avec une telle vie, une telle couleur. Et puis il y a des années qu'un grand chef n'a passé par ici, voyageant en grand chef avec les goûts de décor, de commandement dont je ne me défends pas et que partage mon entourage très choisi.

Je suis ici chez les plus grands seigneurs de toute l'Algérie, peut-être de toute l'Afrique, les Oulad Sidi Cheikh et je tâche de l'être autant qu'eux, ce qui est à coup sûr le meilleur moyen de les dominer et de les tenir, ce que trop de nos gens d'ici, même militaires, ne savent plus comprendre.

Au grand dîner que m'offrit à Géryville le bachagha Si Eddin, j'eus avec lui, après le repas, un long entretien seul à seul, sauf l'interprète, étendus sur les tapis et les coussins. Si Eddin a certains défauts, mais je reste persuadé que le meilleur moyen d'utiliser son influence religieuse et ancestrale, qui est énorme (il n'y a qu'à voir quelle atmosphère de respect et de soumission l'environne), c'est encore de la confisquer à notre profit et de le maintenir dans nos intérêts, en ménageant avant tout son amour-propre. Je m'y suis efforcé; aussi me le marque-t-il en multiples témoignages. Il avait gardé le culte du général de Ganay, si courtois avec les grands chefs, et était visiblement heureux de voir son fils avec moi: « Je sais, me dit-il, que sa mère est de très grande tente », *du reste, à Oran, elle allait toujours à l'église* », et il ajouta, me faisant beaucoup d'honneur: « Du reste, toi aussi, tu es fils de chef, j'ai demandé à un officier ce qu'était le sabre que tu as à ta selle et qui n'est pas comme les autres, et, il m'a dit que c'était celui de ton grand-père, qui était général, et qui avait fait la guerre avec Napoléon; voilà les hommes par qui nous aimons à être commandés. »

Je t'envoie la traduction de vers arabes écrits par un professeur de Géryville et qui racontent

mon séjour à leur manière:

Louanges à Dieu unique.

La présente pièce est destinée à chanter le voyage à Géryville de Monsieur le Général Commandant la Subdivision d'Aïn Sefra. Je lui donne le titre de « Le fruit des Parterres fleuris »

Grâces soient rendues à Dieu qui nous a favorisés, nous et notre religion, de la tutelle de ce Gouvernement puissant qui s'est attaché à la diffusion de l'équité en même temps qu'à la répression de l'iniquité. Par ses soins notre foi a été organisée sur de nouvelles bases et tirée des ténèbres.

En premier lieu une mention spéciale à notre maître, notre Gouverneur Général, ce fonctionnaire d'un rang suprême, qui a fondé les médersas, ordonné la construction de mosquées, a procédé à la nomination de mouderrés, d'imam et de muftis, de moueddins et de ferrachs⁶.

Je rends grâce à Dieu des soins dont le Gouvernement entoure notre religion.

Monsieur le Général Lyautey, commandant du Sahara, à Aïn Sefra. étant venu à Géryville, a été reçu par les autorités de cette ville, le Bachagha et les Caïds. A leur suite des cavaliers innombrables, des étendards claquant au vent, des musiques emplissant l'air de leurs sons, des cavaliers faisant chanter la poudre tandis que les selles d'or avaient des scintillements de feu.

Tout le monde était au comble de la joie à l'occasion de cette visite. Le Général, après avoir reçu ses officiers, a fait mettre pied à terre; à ce moment les présentations ont eu lieu: le général examinait le passé et prend des dispositions pour l'avenir. Les Chefs de la cité, le Bachagha, les Caïds, lui ont offert leurs souhaits de bienvenue. Puis chacun est retourné chez lui, séduit et exprimant l'éloge du Général.

Dans la soirée, le Général accompagné du Capitaine Jacotin, qui lui donnait sur toutes questions toutes les explications les plus claires, s'est rendu à l'école des garçons; l'État-Major, groupe d'officiers distingués, aussi complets quant à leurs origines qu'au point de vue de leur énergie et de leurs aptitudes guerrières, l'accompagnaient.

Le lendemain a eu lieu une réunion consacrée aux jeux de la poudre, les hommes en étaient couverts et leur visage avait pris la teinte des noirs.

Les mesures d'ordre étaient prises par le Capitaine Jacotin et ses officiers. Lorsque l'autorisation eut été donnée aux cavaliers d'accourir sur le champ de manoeuvres, les gens se pressaient comme les vagues de la mer. Monsieur le Général était en avant. Les meilleurs voeux étaient faits en sa faveur car la joie a pénétré dans Géryville à sa suite, une joie que l'on n'avait jamais éprouvée.

Le lendemain dimanche, il s'est rendu à l'église chrétienne dans le but de glorifier le Maître Unique. Après avoir accompli ses devoirs religieux, le Général a visité la mosquée tandis que sa suite savante demeurait sur la porte, dans une attitude de respect, voulant ainsi faire honneur aux préceptes de la Sunna et du Coran. Ainsi en usaient les rois autrefois, ceux qui observaient l'équité et gouvernaient par des moyens analogues au Gouvernement français.

Le Général dînait ensuite chez Si Eddin avec tous ses officiers. La soirée fut de joie et de rires, les marques d'amitié et d'affection s'échangeaient tandis que la musique répandait les chants et que les vins les plus divers circulaient. Puisse Dieu en récompenser l'Hôte et ses invités. Cette

⁶ Tout le personnel du culte musulman.

visite a été une cause d'embellissement pour Géryville, qui s'écriait « Bienvenue, Bienvenue à Monsieur le Général. » La cité ajoute: « J'étais autrefois un trésor caché, je suis devenue une pierre précieuse et recherchée, je me plaçais aux rangs les plus élevés; par la venue du Général je suis au premier. »

Étant donné la notoriété de son étoile dans l'Ouest, sa visite est ici comme l'apparition de la lune dans les nuits où elle jette son plus vif éclat. Sa lumière a empli le Zénith.

Puis les Officiers, le Bachagha et les Caïds voulant lui exprimer leurs témoignages d'affection, le Général les a reçus, ils sont revenus de cette réception avec une sympathie complète pour lui, et souhaitant de lui servir d'escorte le long de sa route de retour. Mais seuls, le Capitaine, Si Kaddour Bou Smaha, El Tedjini l'ont accompagné jusqu'à Arba dans le désir de marquer leur affection et de se rapprocher des leurs.

Le Général se dirigeait vers Soum et Ouarka, avec son superbe cortège et son État-Major, puis de là il gagna son Chef-lieu pour reprendre les affaires.

J'ai eu l'intention d'écrire ces vers, pour honorer son rang élevé et pour réjouir aussi bien le lecteur que l'auditeur, comme il était d'usage chez les anciens rois, dont les savants chantaient les hauts faits. Mais il y avait une autre raison, celle d'exprimer la gratitude d'un cœur joyeux. Les vers qui suivent, consacrés à la louange de Monsieur le Général sont de maître Touil.

Puisse Dieu prolonger ses jours et la durée de son Commandement, puisse-t-il l'élever aux plus hautes dignités. Grâce soient rendues au Seigneur, dont la faveur a désormais élu Géryville, par les mérites du Général Lyautey, pacificateur des Saharas.

Il a ramené la paix dans les territoires sahariens par la force et par la vertu des sabres; la sécurité y règne, car le sabre est comme la clef de voûte de tout gouvernement.

Il s'est dirigé vers les ennemis pour briser leur opposition. Lorsque Lyautey est venu dans le pays, la joie s'est emparée des autorités de Géryville. Il était comme un astre entouré de ses satellites, je fais ainsi allusion aux Officiers qui l'accompagnaient.

Tous les Chefs de Géryville se sont portés à sa rencontre, le Capitaine, ses adjoints, son interprète, leurs contingents réunis sous de brillantes armes flamboyaient au loin précédé du Bachagha qui est la noblesse même, très adéquat à sa haute dignité et s'étudiant à dire et à agir. Puis Sliman précieux auxiliaire du gouvernement. Ils l'ont accueilli avec les plus grandes marques de joie, détonations, chants et musiques.

Il a visité tous les sanctuaires religieux selon la coutume des plus grands rois du passé.

Que notre bonheur est grand par les mérites de Lyautey.

Par lui nous avons obtenu un résultat éclatant.

Il a embelli tous les territoires sahariens et y a introduit l'armement et la sécurité. Il y a semé la vie avec la paix et la justice et cela éclate à tous les yeux.

O Chef des territoires du Sud, tu es leur puissant organisateur.

O Gouvernement, votre équité plane, nous sommes tous vos serviteurs.

Du fond du cœur, je vous ai consacré ces vers qui conviennent à votre puissance et à votre majesté.

Signé : Smaïli Ahmed ben Senouci, professeur à Géryville.

15 juin.

Le 15 juin, nous avons quitté Géryville, à 8 heures du matin, avec le temps merveilleux dont nous jouissions depuis le départ, l'incomparable lumière et un vent frais tout à fait inhabituel en cette saison et qui ne nous a pas encore quittés.

La caravane se forme: mes officiers, Renouard, Berriau, Ganay, l'interprète Marchand, les quatre officiers du Bureau arabe de Géryville, le lieutenant Charlet, chef du poste d'El Abiod, venu au-devant de nous, mon fanion, mes ordonnances, nos spahis personnels, le bachagha Si Eddin et toute sa famille, aussi ruisselants de velours, d'or et d'argent qu'à la fantasia, une centaine de leurs cavaliers. Toute cette chevauchée est venue me prendre devant ma maison et le départ se fait parmi les coups de fusils et les chevaux cabrés. Les compagnies de légion attendaient hors de la ville, le long de la route, rendant les honneurs, l'escadron de chasseurs d'Afrique est parti en avant et nous prenons le trot dans un étincellement. Prends la carte à 1 : 800000, suis la route qui de Géryville pique au Sud-Ouest sur El Abiod Sidi Cheikh, simple piste d'ailleurs, et accompagne m'y.

Nous nous arrêtons à 19 kilomètres, à la première source, pour déjeuner. Le bachagha Si Eddin a fait dresser une grande tente où j'ai invité tout ce qui m'accompagne, puis l'on se sépare. Je ne garde avec moi que mon monde personnel, le chef du Bureau arabe de Géryville, le lieutenant Charlet, chez qui je vais à El Abiod, et tout l'escadron de chasseurs d'Afrique. En route, je profite du bon terrain pour faire évoluer l'escadron. Renouard, avec mon fanion et 4 spahis, fait l'ennemi figuré et, surgissant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, les force à prendre des dispositions à la grande joie de nos indigènes. Moi-même, ne pouvant y résister, je finis par prendre le commandement de l'escadron et je rajeunis de 12 ans à le faire évoluer.

A 4 heures, nous arrivons au bivouac, courte étape de 33 kilomètres, à l'endroit marqué sur la carte; El Orma. Belles eaux, quelques arbres, des cultures ; les tentes ont été dressées ; j'ai celle du bachagha, d'autres aussi grandes et aussi belles pour mon monde, pour le repas. Le site est sévère, mais inondé de couleur et d'une paix incomparable. La lune bat son plein, la soirée fraîchit. Dans nos burnous, nous parcourons le bivouac flamboyant de feux sous la nuit d'argent, je me clos dans ma tente si vaste, si riche de tons, si chaude de tapis, vrai « home » puis c'est le sommeil à poings fermés. . - Le réveil à 5 heures, le joyeux réveil, où les tentes s'ouvrent tandis que le soleil surgit derrière les montagnes, où chacun se levant de son matelas, apparaît en se secouant, qui en burnous, qui en pyjama, chacun penché sur sa cuvette en caoutchouc, les miroirs à barbe fichés aux piliers des tentes: les chevaux s'ébrouent; le caïd du lieu, en burnous pourpre de grande tenue, précède les plateaux où fument le café et le thé.

16 juin,

Et à 6 heures, départ. L'escadron retourne à Géryville. Le lieutenant Charlet a cédé son méhari blanc à mon interprète qui jadis a pratiqué ce sport dans le Sud et veut en regoûter. Ganay lui succède, et cette haute silhouette blanche, dégingandée, ornée de fanfreluches, ajoute à notre affaire une note amusante. A 11 heures, nous entrons dans l'oued Gouleta (voir la carte) tout verdoyant et fleuri, et c'est un enchantement au sortir des ocres et des roses uniformes. Jamais, même dans l'Eurotas, je n'ai vu tant de lauriers-roses, ni si fleuris; le bouquet d'arbres sous lequel nous déjeunons, vrai cabinet de verdure, est tellement piqué de fleurs qu'on le dirait préparé exprès pour une procession.

En route, nous avons distinctement vu sur notre droite, à l'Ouest, le large couloir de Chellala où, à Tazina, a eu lieu en 1881 la fatale attaque du colonel Innocenti par Bou Amama,

qui donna à l'insurrection une gravité imprévue. Je me vois encore dans mon bureau d'Alger, apprenant la nouvelle. Il m'est signalé que le monument commémoratif tombe en ruines, et je donne l'ordre d'envoyer une escouade le réparer.

A 3 heures 1/2 nous arrivons à l'étape, Arba Tahtani que tu vois sur la carte. Les deux Arbaouat (Arba Foukani, Arba Tahtani) sont deux ksour habités par une petite confédération, enclave indépendante des Oulad Sidi Cheikh, dont elle ne veut pas reconnaître la souveraineté parce qu'elle appartient à la confrérie des Tedjini d'Aïn Madhi. Le père du caïd actuel a été un de nos fidèles serviteurs et fut un des rares qui ne partirent pas en dissidence lors des deux grandes insurrections de 1864 et de 1881 ; aussi, en récompense, avons-nous maintenu leur indépendance et nous les administrons directement ; son fils, le caïd actuel, venu au devant de moi à cheval avec les cavaliers de la tribu, porte un magnifique sabre d'argent donné à son père par le général Chanzy en 1871, et la montre d'or donnée par M. Loubet au Kreïder - il paraît préférer le sabre - moi aussi.

Tentes préparées, tapis accumulés, arcs de triomphe de verdure. Ils sont bien jolis les deux ksour, à pic sur la berge rocheuse de l'oued, dominant les palmiers et les jardins.

Je vais visiter l'école, école française créée là on ne sait pourquoi, où un instituteur indigène, élevé à Alger, de mentalité de déclassé, ne parvient pas à apprendre. à ces pauvres mioches quoi que ce soit de pratique, mais leur encombre l'esprit de séductions et d'illusions qui les entraîneront un jour loin de ce coin patriarcal et ensoleillé où leurs ancêtres ont vécu et sont morts.

C'est ici que fut enterré le père de Sidi Cheikh au milieu du XV^e siècle, sa koubba se détache sur l'ocre rouge des murs du ksar. Jusqu'à la nuit la fantasia bat son plein entre l'enceinte de nos tentes, coups de feu, fusils lancés à 20 mètres en l'air, musique endiablée, cris; je connais ce spectacle pour l'avoir vu sous tant et tant de latitudes. - La nuit, la lune splendide, les palmiers aux reflets d'argent, les ombres violentes des maisons en terre rouge, la koubba laiteuse, les feux où rôtissent les moutons au milieu d'un cercle de longues barbes qui devisent, deux arabes blancs en prière, nos spahis pourpres qui passent, au loin les sons assourdis des flûtes et des tambourins, et le grand écran des montagnes aux ombres profondes et douces, c'est la grande féerie.

On dort à poings fermés.

17 juin.

Aujourd'hui à El Abiod Sidi Cheikh. - On a soigné ses tenues, astiqué les harnachements, fourbi les armes, pour faire une entrée reluisante dans cette petite La Mecque de l'Algérie. La matinée est exquise, lumineuse et fraîche; à mi-chemin, vers 9 heures, l'on franchit le dernier rideau de montagnes et, à nos pieds, c'est tout le Sahara.

Halte, pied à terre, cartes déployées et orientation. Par delà l'horizon embrasé, nous repérons la direction du M'zab, puis celle de Goléah, puis celle de Timmimoun, et enfin, au Sud-Ouest, celle de Benoud par où nos caravanes annuelles gagnent le Grand Erg. Dans cette immensité, j'ai actuellement une trentaine de méhara qui patrouillent, battant le sable, se reliant à ceux qu'envoient les Oasis, faisant l'exploration, flairant les rezzous en quête de mauvais coups, sur cette mer de sable et de feu.

A nos pieds, à 10 kilomètres, les 5 ksour d'El Abiod, les rares palmiers qu'a épargnés la destruction de 1881, les koubas blanches : il y en a une douzaine, et c'est l'évocation des

tombeaux des khalifes du Caire; au centre, surgit isolée la koubba du grand Sidi Cheikh qui remplit l'Islam africain de sa vertu et de ses miracles; autour d'elle, celles de ces frères, de son aïeul, de son bisaïeul, de son trisaïeul, ce dernier venu d'Arabie au début du XIV^e siècle, descendant direct du frère du Prophète, ancêtre du hachagha actuel. Sidi Cheikh mourut près de Géryville, ayant prescrit qu'on mit son corps sur une chamelle blanche, qu'on le lavât là où elle s'arrêterait pour la première fois, ce fut à l'oued Gouleta, où nous déjeunâmes hier dans les lauriers-roses, qu'on l'enterrât là où elle s'arrêterait pour la seconde fois: ce fut à El Abiod.

Et voici tous les groupes qui s'avancent. C'est d'abord Charlet, le lieutenant chef de poste, à la tête des Abid des zaouïas. Les Abid (esclaves) sont des nègres venus d'Arabie avec les ancêtres des Sidi Cheikh, inféodés à la caste comme les janissaires au sultan, chargés de la garde des tombeaux et des zaouïas, de la récolte des aumônes. Ils sont sauvages et superbes dans leurs caftans verts, grenats, violets, avec des cimenterres d'argent, des pistolets ciselés; ils se croisent et se recroisent devant moi au galop de course dans une fantasia furieuse. Voici 40 méharistes sur leurs hautes et sveltes bêtes, tous en burnous noir et en grand chapeau, le fusil haut; puis c'est la musique à cheval et, enfin, les tireurs à pied, effrénés. - Et c'est ainsi que nous arrivons aux ksour, dans une rafale de coups de feu, de hurlements, de chevaux emballés, quelque chose d'échevelé, de strident, d'affolant; nos chevaux fument, énervés, dressés, et c'est superbe. Il était 11 heures et la terre brûlait.

C'est donc à El Abiod, le lieu fameux où, en 1881, on fit sauter à la dynamite le tombeau vénéré, que je reçois de Nancy ta lettre du 11 juin. En 6 jours, à ce seuil du Sahara où l'on se sent séparé du monde moderne par de vrais abîmes, c'est de l'extra-rapide. Un cavalier relayé vient de me l'apporter d'Aïn Sefra avec beaucoup trop d'autres lettres, hélas! et de journaux.

Après la grande sieste, j'ai fait avec mon monde, à pied, la lente tournée des ksour, allant prendre successivement le café chez les chefs des trois zaouïas ; les deux premiers nous reçoivent dans de drôles de maisons sombres, pleines de recoins imprévus; le troisième en plein air; les tapis et les coussins s'étalent sous les porches et je tiens là, une heure durant, un vrai lit de justice: les suppliques et les réclamations se succèdent avec des mimiques étonnantes et de vraies éloquences. Je termine par le pèlerinage au saint tombeau. Seuls, depuis 10 ans, le général Thomassin et le général Détrie y sont entrés. Les gardiens m'attendent; on m'ouvre, non seulement le sanctuaire qu'éclairait à peine trois ou quatre bougies tenues par les Abid, mais encore la porte sacrée qui cache le cercueil recouvert d'un burnous de drap vert brodé d'or. Et cela est très vénérable, très respectable et d'ici sort une très grande force avec laquelle il serait fou de ne pas compter.

Ce soir nous dînons sur la terrasse du Bureau arabe. C'est d'une grandeur, d'une tristesse incomparables; quelle nuit ! Les douze koubas étincellent comme une constellation, quelques feux piquent les murs sombres des ksour, le désert dort; à nos pieds le bivouac joyeux et flamboyant où les burnous sombres font des ombres chinoises. - Et l'on est ici en plein islam sans une fausse note, à mille lieues de tout, à un degré d'isolement dans le temps, dans l'espace, que je n'ai jamais éprouvé à un tel point.

Par une étrange coïncidence, le courrier m'apporte ici même le dernier livre de Paul Desjardins: « Catholicisme et critique », l'oeuvre de la pensée la plus libérée, de l'esprit le plus évolutif, le plus largement orienté vers demain, tombant ici en plein immuable, ici, où les tombes, le désert, les hommes semblent enveloppés dans le même linceul, défiant la vie, le mouvement et la pensée.

18 juin.

Jour du plus douloureux de nos anniversaires. Le décor y convient certes: ce lieu-ci n'a d'autre raison d'être que ses tombeaux, et tout ce qui vit ici y vit d'eux: serviteurs qui les gardent, pèlerins qui viennent y prier, tout le monde est ici plus ou moins gardien de cimetièrre. La destruction de la palmeraie en 81 en a accru la désolation. Ce matin, je l'ai revu, sous un coup de simoun, et, c'est un grand et navrant paysage quand le soleil ne l'inonde plus.

Oued Som, 18, soir.

Quitté El Abiod à 3 heures après-midi pour arriver ici à la nuit. C'était la première journée chaude. Nous sommes en plein « Été dans le Sahara », de Fromentin : la sensation de l'écrasement sous la chaleur et la lumière.

À quelques kilomètres d'El Abiod j'ai renvoyé tout ce qui m'accompagnait : il n'est plus resté que mes officiers, la faible escorte, petit groupe d'une vingtaine d'hommes perdu dans la plaine en feu, réduit à rien dans le papillotement des choses. Les chevaux peinent, les hommes somnolent sous leur grands chapeaux, sous les voiles blancs qui enveloppent les uniformes : et nous sommes heureux de la paix, de l'espace, de la profonde coupure d'avec toutes les sujétions, et même de la chaleur, car tous nous sommes des « coloniaux » unis dans la même haine du froid, adoreurs du soleil, de la lumière, de ses jeux, pensant tous de même que la chaleur vivifie et que le froid tue.

À l'Ouest, nous nous rapprochons de la montagne. Vers 6 heures, un peu de brise s'élève, les ombres s'étendent et des groupes successifs viennent rompre la solitude. C'est d'abord un peloton de méharistes qui vient du grand Sud où il a été patrouiller dans les sables. J'en passe la revue. Et c'est toute l'évocation de l'immensité, de l'inconnu, du péril bravé, qu'apportent ces hommes immobiles, graves, enveloppés jusqu'aux yeux dans leurs burnous noirs, sous l'ombre des grands chapeaux, le fusil haut, sur les hautes silhouettes de leurs montures singulières.

Puis, dans la poussière, débouchant de la montagne, un groupe arrive au galop, tirant des coups de fusil. C'est la famille de l'agha Si Moulay, venue d'Aïn Sefra au devant de moi, son fils l'ami Mohammed, ses neveux, son frère Si Ahmed, leurs gens. Et en voici d'autres encore, les caïds des tribus voisines, leurs goums.

Le cortège s'est formé; le bivouac approche; il est 7 heures et c'est incomparable. Nous débouchons d'une gorge; les parois rouges, frangées au pied de lauriers-roses et de jujubiers, encadrent notre groupe. Les grandes ombres chaudes nous enveloppent et, en nous retournant sur nos selles, nous avons le même cri devant la splendeur de l'heure et du spectacle. Le tableau est composé comme un Delacroix. Au premier rang, la ligne des neuf officiers qui m'accompagnent si variés d'uniformes, tous la tête enveloppée du haïk blanc, mon fanion, la ligne des chefs et des caïds, symphonie de velours, de pourpre, de soie et d'or, puis les spahis, les cavaliers des goums, nos chevaux de main et, enfin, fermant la marche et la dominant, les hautes silhouettes des méharistes. Devant moi des groupes se croisent et se recroisent au galop, les échos de la gorge crépitent de coups de fusil.

Derrière nous, un chanteur de l'agha chante:

Je vois la montagne embrasée derrière laquelle descend le soleil,
Mais il y a une montagne que je cherche et ne vois pas.
Je vois la montagne sur laquelle la lune jette un burnous d'argent,

Mais il y a une montagne que je cherche et ne vois pas,
C'est celle où habite Kheira, Kheira ma bien aimée.

Nous arrivons. Les tentes sont devant nous, non pas le monotone et rigide campement militaire, mais les tentes de commandement qu'à chaque étape les caïds nous font dresser, diverses, chatoyantes, groupées de guingois, relevées en vérandahs qui laissent voir la profondeur des tapis et des coussins, coiffées des plumes d'autruche noires qui distinguent les tentes des chérifs, empanachées de grands drapeaux qui clapotent. Les feux où se prépare la diffâ piquent leur note rouge sous la douceur de la lune qui se lève. C'est l'arrivée, le repos, la détente, après la journée torride, Les fils de l'agha, mes pages, ont sauté à terre; ils me tiennent l'étrier et m'embrassent les mains; et, accoudés sur les ouçadas, nous laissons venir le repas, le sommeil, les rêves.

Aïa Ouarka, le 19 juin.

Partis à 4 heures, dans la nuit, pour arriver à 11 heures sans trop, trop de chaleur. Les dernières heures ont été dures tout de même. Ouarka est un des sites les plus curieux du Sud-Oranais : deux petits lacs communiquant, entourés de quelques palmiers, nichés dans un cratère de volcan. Les gorges qui y accèdent expriment tous les cataclysmes préhistoriques, roches métalliques, gisements de cuivre vert, amas de scories, avec des colorations extravagantes, des tons pâles, changeants, irisés, toute une orfèvrerie modern-style. Les formes ne sont pas moins étranges, et pendant une heure nous défilons dans ce chaos avec des sensations de féerie, de décor wagnérien.

L'agha Sidi Moulay nous attend à Ouarka : les grandes tentes sont dressées dans les bouquets de palmiers, à côté du petit bâtiment élevé sur les sources d'eau chaude où tout est disposé pour le hammam, au pied d'une haute paroi rouge, au bord de ce lac de légende couvert de roseaux. C'est là que je m'offre deux jours de répit, hors des sujétions et des heures de courrier, pour mettre un peu d'ordre dans ma correspondance accumulée. Henrys est venu m'y apporter le dernier courrier et non le moindre.

Ouarka, le 21 juin.

J'y suis resté deux jours, avec Renouard, Ganay, un secrétaire, la suite indigène, l'agha et ses fils. Combien volontiers j'y serais resté huit ! - Vie aquatique: à peine sommes-nous vêtus de pyjamas légers que nous passons notre temps à enlever et remettre pour plonger dans le lac au pied de nos tentes - vingt mètres de fond, la joie de nager dans l'eau si bonne sous les 40° de l'extérieur - ou bien l'on va à dix pas de là, au bain maure, où les masseurs vous détendent de toutes les chevauchées de la semaine. C'est le laisser vivre idéal, sans contraintes, sans lisières, presque la vie de nature, mais combien trop courte. . .

Tu n'as pas idée de ce que sont nos nuits sous la tente, comme l'on dort sur le simple matelas couvert d'un haïk; les bords de la tente sont relevés pour laisser passer l'air, et par l'ouverture entrebâillée, on voit, en s'endormant, le lac, les palmiers, un coin de ciel dans la nuit, et, en s'éveillant, l'aube radieuse de ces pays de rêve.

...Certes, j'y serais bien resté huit jours, mais il a fallu revenir ici, à Aïn Sefra, hier 22 juin, et y retrouver, hélas ! le monceau de papiers et de tracas, et ils sont innombrables, papiers et tracas.

El Abiod Sidi Cheik, le 20 juin 1905.

A J. CHAILLEY.

C'est ici que je reçois votre lettre d'affectueux rappel : je suis en tournée depuis 15 jours, j'avais emporté votre lettre du 27 mai pour y répondre, mais avec l'arrivée quotidienne et tardive au bivouac après la journée torride, on n'arrive à rien - surtout quand il faut déjà liquider chaque jour les affaires locales.

Mais surtout, que vous écrire ? votre lettre me disait : « j'ai grand besoin de courage, en avez-vous à me donner ? » Or, ici, c'est l'effondrement - avec la douleur d'avoir depuis 18 mois averti, dans le vide, du néant de cette politique. Il y aurait pourtant, si la situation s'éclairait en Europe, une belle oeuvre à reprendre ici et plus que jamais je m'en sens l'homme, j'y vois clair, je connais mon outil et j'ai un programme, et je suis sûr de moi et de mon monde - mais je ne suis pas l'homme des piétinements, des lisières et des phrases creuses. Or, ici, on ne se nourrit que de cela. Je ne suis pas content d'Alger; les bureaux continuent à m'y être absolument hostiles et à rendre impossible la vie quotidienne.

Depuis 18 mois que vous êtes venu, pas un progrès n'a été réalisé de ce côté. Je suis toujours ainsi dans le vide, sans direction, sans instructions. Je suis un peu saturé des gens qui mènent nos affaires de Paris au lieu de nous les laisser mener sur place, *L'oeuvre à faire ici*, étant donnée la situation nouvelle, ce n'est ni de la politique « makhzen », ni de la politique de Prétendant, mais il faut se poser sur toute la frontière *en arbitre* des tribus, en protecteur de tous les éléments d'ordre, des intérêts commerciaux, intervenant constamment et activement dans ce sens, tout en appuyant indistinctement les éléments « makhzen » ou les éléments « prétendant », dans tous les cas où ils seront des éléments d'ordre et de paix, en les négligeant et en les combattant dans tous les cas inverses; politique uniquement d'intérêts et de résultats pratiques et tangibles et non plus politique de principes et de sentiments. Mais pour un tel rôle si séduisant et dont je crois avoir toutes les données, il faudrait que je fusse complètement leur homme, qu'on me convoquât, qu'on décidât d'un programme, qu'on le débattit et que je visse des gens en chair et en os. Bref, si l'on veut vraiment m'employer, qu'on y aille, sinon qu'on me le dise et qu'on me laisse m'en aller.

Je vous assure qu'il ne faut pas exagérer l'échec de Gallieni, il reste des parties admirables, et la métropole est la principale responsable de ce qui ne va pas. Les premiers chemins de fer d'une colonie doivent toujours être une dépense de souveraineté; que la métropole l'eut pris à son compte, il n'eut pas été besoin de le gager sur les ressources de l'Ile, ni par conséquent, de forcer les impôts - et tout le mal vient de là.

Aïn Sefra, le 28 Juin 1905.

Au VICOMTE E.-M. DE VOGÜÉ.

Le renseignement que l'on vous a donné est à peu près exact. Je n'ai pas rendu mon tablier, mais ai demandé à être relevé de mon commandement en août ou septembre, estimant qu'à ce moment ma tâche sera terminée; le chemin de fer de Bechar ouvert, la ligne télégraphique de Beni Abbès construite, et l'organisme de sécurité et de protection assez assis pour que n'importe qui puisse le faire fonctionner, surtout puisqu'il ne s'agit décidément que d'une défensive, d'une chasse aux mouches, assez énervante surtout lorsqu'on songe à l'efficacité supérieure d'une autre méthode.

Néanmoins, aimant cette vie comme je l'aime, redoutant plus que tout celle de France, je me serais peut-être résigné à rester si la vie quotidienne ne m'était faite intolérable par les bureaux tant de Paris que d'Alger. Malgré l'effort intense, le surmenage que j'ai demandés depuis 20 mois à tout mon monde, les bureaux du ministère de la Guerre ont refusé toute proposition, toute médaille coloniale, toute croix, ce qui ruine mon autorité. A propos des dépenses, faibles crédits avec lesquels je crois avoir réalisé des tours de force en constructions, lignes télégraphiques, voirie, etc., les bureaux ont fait signer au ministre les lettres les plus vives et blessantes à l'égard de tout ce que j'ai fait.

De tous côtés, je suis acculé à des impasses ; aucune des questions posées depuis 20 mois n'avance d'un cran, je ne puis obtenir une décision, ni une solution, ni une directive - toujours des bonnes paroles vagues.

Le général Servières s'en rend parfaitement compte, il reconnaît lui-même que je n'ai pas le droit de tolérer l'obstruction tracassière des bureaux civils d'Alger et que je dois regimber, mais il ajoute: « il faut absolument que vous restiez, plus que jamais vous êtes indispensable sur cette frontière ». C'est très joli, mais d'abord si l'on ne doit rien y faire, je suis parfaitement inutile, et enfin si l'on tient réellement à ce que je reste, ce dont je ne suis nullement convaincu, il faudrait, ce qui n'est pas difficile, qu'on ait la fermeté de signifier aux bureaux qu'on ne me traite pas en quantité négligeable et que les solutions que je préconise sur place doivent primer. Il faudrait, enfin, prendre la peine de réfléchir un peu à l'attitude qu'il convient de prendre sur ce front, provoquer des instructions ou en donner si l'on ne peut en obtenir, et que je sorte du vide dans lequel on me fait barboter depuis 20 mois; je n'ai jamais vu pareille absence d'organisation et de commandement, et c'est pour les forcer à en sortir, ou à m'en faire sortir, que je demande carrément à m'en aller maintenant que la tâche spéciale qui m'était assignée peut être considérée comme terminée.

Mais qu'est cela au regard de ce qui advient de la France ? Les journaux me rejoignent : c'est à pleurer. Mes officiers se sentent écrasés sous tant d'humiliation. Oui, comment et pourquoi servir ce pays qui ne veut plus rien ? Se retirer dans un trou, lire, rêver, écrire, c'est le seul lot qui, dans ce naufrage, vaille quelque chose et c'est celui auquel j'aspire.

Et Dieu sait pourtant si l'outil est encore bon. Quels officiers, quels hommes, quels dévouements !

Aïn Sefra, le 25 juin 1905.

AU GÉNÉRAL HERSON⁷

Je reçois directement du gouverneur général la lettre dont je vous envoie ci-joint copie, et qui me prescrit de me mettre en rapport avec M. l'ingénieur en chef pour étudier les conditions dans lesquelles pourrait se faire une reconnaissance vers le Nord et l'Ouest de Kenadza pour étudier le prolongement de la voie ferrée vers Abouam, soit par Djorf el Torba et Mouih es Sifer, soit par El Baharia et Hassi Telha.

Or Abouam est en plein Tafilalet (au Sud d'Er Riçani, voir carte). La question est donc des plus graves, car c'est la pénétration du Tafilalet et par conséquent son occupation militaire qui se pose ici. Il est impossible, en effet, de prévoir la prolongation du chemin de fer sans en assurer la protection, c'est-à-dire sans procéder à une extension de nos postes, de nos troupes mobiles, de plus en plus importantes à mesure qu'ils s'éloigneront de notre base et entreront en contact avec

⁷ Commandant de la division d'Oran.

les populations nombreuses et guerrières du Tafilalet.

Je ne crois donc pas devoir répondre directement au gouverneur général, car la question engage toute la responsabilité de l'autorité militaire, de la division d'Oran et du général commandant le 19^e corps. C'est pourquoi, en vous communiquant ce document, je ne crois pas devoir y répondre autrement que par la voie hiérarchique, c'est-à-dire par la présente lettre.

Je me demande si en demandant au gouverneur général cette autorisation, sous couleur d'une simple reconnaissance, le Service des Ponts et Chaussées a envisagé toute sa portée. Il est de mon devoir d'appeler toute l'attention de l'autorité supérieure sur les conséquences d'une entreprise des plus sérieuses et qui, en tout cas, ne saurait être engagée à la légère et sans avoir mûrement pesé l'engrenage dans lequel on se lance.

En ce qui me concerne, avec l'expérience de ce pays que me donnent près de deux années de commandement, je suis d'un avis nettement contraire à la prolongation du chemin de fer vers le Tafilalet.

Au point de vue économique, c'est une entreprise des plus aléatoires, Nous sommes mal fixés sur les ressources du Tafilalet : il est possible qu'elles ne soient pas d'une importance qui justifie la construction d'une voie ferrée : il est possible également que l'installation de la tête de ligne à Bechar suffise pour attirer peu à peu toutes les ressources du Tafilalet, dont les caravanes, s'habituant peu à peu à notre voisinage par une politique patiente et habile exercée depuis Bechar, arriveront à préférer la voie de terre courte et sûre de 150 kilomètres qui les amènera à Bechar, au terminus de notre ligne, aux aléas et aux risques des routes qui aboutissent à la côte,

Tandis que la prolongation du chemin de fer jusqu'à Béchar se justifie pleinement pour des raisons stratégiques et en raison des économies qu'elle procure au point de vue du ravitaillement des postes que la sécurité de nos confins nous a amenés à établir, sa prolongation au Tafilalet, dans une région qui est en dehors de notre système de protection, ne semble nullement s'imposer pour les mêmes raisons et paraît des plus discutables.

Au point de vue politique, chacun de nos pas en avant, vers Bechar, vers Talzaza, a été jusqu'ici précédé d'une préparation préliminaire qui nous a permis d'accoutumer les populations à notre arrivée et de procéder à notre progression sans complications, sans conflit, sans coup de force. Or il ne s'agissait dans l'espèce que de groupements de populations peu nombreux, hors d'état de nous opposer une résistance sérieuse et parmi lesquels nous comptons déjà des éléments favorables prépondérants tels que le marabout de Kenadza et le groupe des gens d'Aïn Chaïr qui ne nous est pas hostile. Au Tafilalet, il n'en est pas de même: il s'agit de populations nombreuses, où se trouve le réservoir de la plupart des agressions dirigées contre nous depuis plusieurs années, sur lesquelles nous n'avons pu jusqu'ici exercer aucune action, où nous n'avons aucun point d'appui, auprès desquelles toutes nos tentatives de contact ont échoué. Il est impossible d'admettre qu'une mesure aussi sérieuse que la reconnaissance d'une voie ferrée puisse y être tentée sans exercer une répercussion dont on ne peut déterminer l'étendue et qui risque de mettre en feu tous nos confins Sud-Ouest et de compromettre les résultats laborieusement et patiemment acquis.

Au point de vue militaire, il n'y a pas à s'y méprendre, c'est d'une véritable expédition qu'il s'agit. Il me sera permis de dire que je n'ai pas l'habitude de reculer devant les initiatives, mais j'ai toujours tenu à honneur de ne pas m'engager à la légère dans les aventures et sans en avoir pesé, ni présenté toutes les conséquences. Or, si l'on a pu pousser l'an dernier depuis Bechar vers Mouih es Siler des reconnaissances rapides et légères n'ayant d'autre but que d'explorer le pays et de reconnaître la région avoisinant nos nouveaux postes, cela n'a pas été sans susciter au Tafilalet

une sérieuse émotion dont la répercussion a été jusqu'à Fez. Cette fois il s'agirait de bien autre chose : il s'agirait de protéger des reconnaissances techniques, qui iront forcément plus lentement, qu'il faudra soustraire à tout incident et protéger par des forces proportionnées à l'importance de l'adversaire qu'on risquera d'avoir sur les bras, Or cet adversaire c'est toute la population du Tafilalet, foncièrement hostile, jusqu'ici irréductible, nombreuse et guerrière. Je n'exagère donc nullement en posant qu'il s'agit bien là d'une véritable expédition. Si l'on s'y décide, elle devra être sûrement préparée avec tous les moyens en hommes, en matériel, en approvisionnements, en argent qu'elle comporte, Elle sera très onéreuse, On peut à bon droit se demander si les critiques qui se sont élevées à la suite de l'occupation du Touat ne pourront se reproduire avec autrement de raison et de force à l'occasion de l'occupation du Tafilalet. En tous cas, il ne semble pas qu'une telle opération puisse être engagée sans avoir appelé sur elle toute l'attention de l'autorité supérieure et du gouvernement.

Du reste, la saison serait aussi peu propice que possible et il ne faudrait à aucun prix l'envisager avant l'automne.

Enfin, bien qu'il ne m'appartienne pas d'intervenir dans les questions de politique générale, je me demande si le moment est bien choisi, tandis que tant de complications peuvent surgir au Nord de notre frontière et même ailleurs, pour engager le pays dans un engrenage dont il sera ensuite impossible de se dégager sans avoir été jusqu'au bout et qui entraînera certainement un déploiement de forces et de dépenses qu'il n'est pas possible d'évaluer au pied levé, mais qui seront certainement des plus considérables.

Pour ma part, il me semble qu'il y aurait un autre intérêt à réserver notre effort aussi bien économique que politique et militaire, tant en prévision de la construction d'un chemin de fer de pénétration au Nord de notre frontière, autrement fructueux et profitable, qu'en prévision de la constitution d'un système de police et de protection militaire sérieux dans la région qui nous sépare de la Moulouya depuis Marnia jusqu'à Bechar avant de se lancer dans le Sud dans une direction aussi divergente et hasardeuse, sans profits assurés, J'ai écrit précédemment pour quelles raisons j'estimais qu'il y aurait intérêt à limiter pour le moment la voie ferrée à Bechar et plus j'examine la question, moins il m'est possible de changer d'avis.

Géryville, le 25 juin 1905,

A AYNARD

Vous me parlez très gentiment des tâches qui peuvent m'incomber sur la frontière dans les graves circonstances actuelles, Mais comment voulez-vous que j'aie la liberté d'esprit indispensable si je suis journellement entravé par les brimades des bureaux ? Quand vous me parlez de l'importance de mes tâches éventuelles, je me fais l'effet d'un monsieur à qui l'on demande de fournir une course de fond, tout en lui infligeant des chaussures trop étroites, une ceinture qui le serre, un vêtement qui l'étouffe,

Mais surtout, je n'aborderai jamais un nouveau chapitre sans être absolument fixé sur le programme et sans être assuré qu'il est d'accord avec mes convictions et les possibilités pratiques de le réaliser, qu'on ne voit que sur place. Je ne saurais être d'accord avec cette nouvelle orientation vers le Tafilalet et je n'en endosserai pour rien au monde la responsabilité,

Je crois voir clairement ce que la nouvelle situation marocaine nous impose et nous permet sur cette frontière. Voici un an que se construit patiemment et sûrement l'outil de police active et

de répression, depuis Marnia jusqu'à Bechar. Le réseau télégraphique est à peu près terminé, les postes de première ligne installés, les groupes mobiles avec leurs organes complets constitués et en place, tout cela prêt à être déclanché ; le gros facteur des Beni Guil se met progressivement en main. Il n'y a qu'à laisser jouer cette organisation mûrie et préparée pour devenir les maîtres de la situation sur tout notre front et répondre du tac au tac à toute agression, Et nous irions nous lancer dans une direction divergente, où nous sommes loin d'être à pied d'oeuvre, à grands frais, pour un résultat des plus aléatoires, contre un adversaire probablement très sérieux; en un mot, nous lâcherions la proie pour l'ombre !

La question du chemin de fer y est étroitement rattachée. Je ne vois nullement pour ma part l'utilité pratique d'une prolongation du chemin de fer au Sud, surtout quand il y a à en faire un au Nord, d'une autre utilité politique et commerciale. Je ne vois pas à quel programme ce chemin de fer se rattache. C'est pourquoi je persiste à donner un avis défavorable au prolongement sur Kenadza parce que c'est un engrenage et que j'estime qu'il y a le plus grand péril à envisager à l'aveuglette, sans information complémentaire très sérieuse, une prolongation du chemin de fer avec toutes les conséquences politiques, militaires et financières qu'il entraînera.

En résumé, personne n'est plus désireux que moi, soyez-en sûr, d'être l'agent d'une politique active sur notre frontière Ouest, mais sous la réserve d'avoir cette fois un programme d'ensemble très clair, de ne plus être dans le vide, sans direction, à l'aventure, au jour le jour, comme je l'ai été depuis dix-huit mois, et d'avoir mûrement débattu et mûri ce programme verbalement avec tous les intéressés, à commencer avant tout avec le gouverneur, et sous la réserve aussi de me sentir en pleine confiance, en pleine sécurité avec les bureaux. Si ces conditions ne sont pas remplies et quoi qu'il m'en coûte, je demande instamment à ne pas ouvrir ce nouveau chapitre.

En vous parlant ainsi franchement, je suis, je crois, le plus loyal des collaborateurs.

Et maintenant peut-être, en recevant cette lettre, allez-vous hausser les épaules en n'y voyant que de l'impatience et de la nervosité qu'on calmera en me faisant miroiter un Tafilalet quelconque comme devant une alouette. Soyez assuré que c'est plus sérieux que cela, et que je n'ai pas, depuis dix ans, eu à mener de grosses affaires, sans y avoir du moins acquis le sens des responsabilités et l'horreur de m'embarquer à la légère dans des aventures.